

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

et des Aventures de Terre et de Mer



AUTOUR D'UNE CIBLE HUMAINE, par VICTOR FORBIN

Une toute jeune femme s'élança de la foule, et avec un tampon de paille qu'elle enfoua dans la bouche du supplicié, elle étouffa les derniers cris de grâce qu'il proférerait.

Romans d'Aventures

de
LOUIS BOUSSENARD — CAPITAINE DANRIT
PAUL D'IVOI — G. LE FAURE
HENRY LETURQUE — JULES LERMINA
RENÉ THÉVENIN
C. DE WAILLY — CONAN DOYLE — V. FORBIN
MICHEL DELINES — SYLVAIN DÉGLANTINE
PIERRE LECOMTE DU NOUY
COLONEL ROYET — ANDRÉ REUZÉ, etc.

L'Académie Française

a rendu hommage au *Journal des Voyages* en décernant des prix à plusieurs de ses collaborateurs.

Le Ministère de l'Instruction publique

l'a honoré d'une importante souscription.

La Ville de Paris

l'a adopté pour être donné en prix dans ses établissements scolaires.

Dessins de BEUZON, CONRAD, CRAMPÉL, DUTRIAC, ZIER, etc.

Récits d'Explorations

de
BINGER — NORDENSKJÖLD — NANSEN
GABRIEL BONVALOT
CHARLES RABOT — AUGUSTE TERRIER
GUSTAVE REGELSPERGER
PAUL LABBÉ — THOUAR — DE BRETTE
GEORGES THOMANN — GEORGES BROUSSEAU
D' MACLAUD — DE GINESTET
A. COMBANAIRE — HENRI NIELLÉ, etc.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS

Paris, Seine, S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies... 2 50
Etranger..... 3 fr.

SIX MOIS

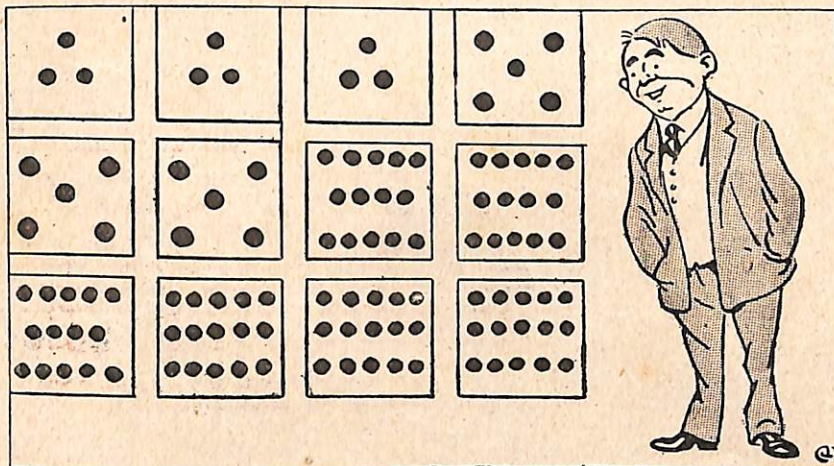
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies... 5 fr.
Etranger..... 6 fr.

UN AN

Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies... 10 fr.
Etranger..... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

NOTRE GRAND CONCOURS



L'Homme aux Jeux

Prime à nos Abonnés

Tout nouvel abonnement de 3 mois, 6 mois ou d'un an partant du 15 avril donnera droit à notre intéressante Prime Gratuite.

La Vie Active

par le Colonel ROYET

Captivant recueil illustré, véritable vade-mecum, propre à guider les énergies dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

EXTRAIT DU SOMMAIRE :

Sachons nous débrouiller. Pour cultiver sa force. La vie au grand air. Comment on campe. Auto et bicyclette. Aérostation et aviation. Tir et chasse. Pêche et canotage. Sachons nous défendre. L'art de voyager. Pour aller aux Colonies, etc.

SIXIÈME QUESTION

Aujourd'hui c'est le tour des dés. Avec ces douze dés différant sensiblement des dés habituels, nos lecteurs devront former trois mots comportant chacun quatre lettres. Ces mots offrent ceci de particulier : c'est qu'en plaçant les dés qui les forment sur trois lignes horizontales, et en additionnant les points marqués sur ces dés, le total ainsi obtenu doit être le même pour chacune des trois lignes : trente-sept.

MARCHE A SUIVRE

Ce Concours comporte sept questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir, ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 22 avril. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les 7 bons de Concours publiés au bas de la dernière page des Nos 796 à 802, et les adresser à M. HENRI BERNARD, *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris. — Le palmarès et les solutions paraîtront le 26 Mai.

NOTRE NOUVEAU ROMAN

Dans quinze jours, en tête d'un captivant numéro qu'ouvrira une superbe page en couleurs due au pinceau de CONRAD, nous commencerons la publication d'un nouveau grand roman inédit :

Les Aventures de "Propre-à-Rien"

Par Jules LERMINA

Depuis de longues années nos lecteurs connaissent le talent de conteur de Jules LERMINA. Il n'est pas un d'entre eux qui ne se souvienne de ses précédents récits publiés par le *Journal des Voyages*, depuis la *Fiancée du Dieu Rouge*, qui mettait en présence les pires superstitions des races barbares et les sentiments les plus délicats des peuples civilisés, jusqu'au *Secret de l'île bleue* qui fut si vivement apprécié l'été dernier. A tous ces succès — Dix mille lieues sans le vouloir, Rose-Noire Rose blanche, Rallye-Paper, To-Ho le tueur d'Or, Les Yeux qui dorment, Jules LERMINA va en ajouter un nouveau avec *Les Aventures de "Propre-à-Rien"*.

Propre-à-Rien, tel est le nom du héros de ce récit. Propre-à-Rien, tel est le mot cent et cent fois répété, injurieusement lancé à la face du pauvre gars et peu à peu attaché à lui comme une tare indélébile.

Pourquoi cet injuste sobriquet ? Le lecteur l'apprendra dès les premières lignes du récit et il ne tardera pas à reconnaître que jamais surnom fut moins mérité ! car ce « propre-à-rien » obligé de lutter contre l'adversité et lancé dans de pénibles et redoutables aventures, montrera au contraire qu'il est bon à tout et fera preuve, en toute occasion, d'initiative, de courage, de décision et d'esprit de ressource.

De jolies illustrations de CONRAD accompagneront ce roman qui captivera tous nos lecteurs.

NOTRE CARTE DU TCHAD

Toujours soucieux non seulement de récréer ses fidèles lecteurs, mais aussi de les instruire, le *Journal des Voyages* publiera prochainement un document photographique de premier ordre

Une Grande Carte

du Territoire du Tchad

Depuis plusieurs années l'attention se porte sur ce territoire du Tchad où nos troupes ont dû fournir un effort incessant. Que de braves sont tombés sur la route qui va du Congo au Ouadaï ! Crampel, de Béahle, Betonnet, Lamy, de Cointet, et, plus récemment, le capitaine Fiegenschuh, le colonel Moll, ces noms marquent les étapes de cette marche vers les régions du Ouadaï et du Sahara, où notre drapeau a porté la civilisation et la paix.

En même temps qu'ils ont su faire respecter et redouter nos armes, nos officiers ont étudié ces pays si mystérieux et ils en ont établi la carte. Le colonel Largeau, qui commande actuellement ce territoire, en a fait dresser la première carte d'ensemble et c'est ce document qu'une aimable communication du Comité de l'Afrique française permettra au *Journal des Voyages* de donner dans un prochain numéro.

Ainsi se continue notre œuvre d'enseignement. Tout en apportant chaque semaine à ses lecteurs d'intéressantes lectures et des photographies et dessins d'une haute valeur artistique, le *Journal des Voyages* s'efforce de leur faire connaître la géographie des dernières parties du monde demeurées inconnues et que les explorateurs et les voyageurs nous révèlent peu à peu. Sa collection de cartes est unanimement appréciée. Elle va s'enrichir encore de ce précieux document qui permettra à nos amis de suivre la marche des colonnes et des reconnaissances qui soutiennent là-bas nos intérêts contre les derniers pillards du Continent Noir.

Nos Prochains Numéros

Dans notre prochain numéro, qu'ouvrira une première page de CONRAD, gravée sur bois par VINTRAUT, nous publierons un intéressant article d'ethnographie :

Un Enterrement chez les Bororos

par A. LEBLANC

Dans le même numéro sera encarté notre supplément mensuel, *La Vie d'Aventures*, offert gratuitement à tous nos lecteurs et contenant une nouvelle inédite complète :

La Fin d'un Traître

par Maurice CHAMPAGNE

La semaine suivante nous commencerons le nouveau récit d'aventures de Jules LERMINA annoncé ci-contre, et publierons une page de surprenantes photographies prises

Au Pays des Fruits monstres et des Animaux géants

Notre dernier numéro d'Avril apportera à nos lecteurs de curieux détails sur les pratiques en usage à Pâques chez

Les Fanatiques du Nouveau-Monde

par L. KUENTZ

Enfin, de nombreux articles et de captivantes variétés ajouteront encore à l'attrait et au pittoresque de ces numéros où sera annoncé tout notre programme d'été.

Quand les Yankees s'en mêlent

Autour d'une cible humaine

Il fut un temps où les Yankees, c'est à-dire les habitants du Nord-Est des États-Unis, les gens de New-York, de Boston, de Philadelphie, ne trouvaient pas de termes assez expressifs pour reprocher aux gens du Sud ces exécutions populaires qui se réclament de la loi de Lynch.

Ils ont perdu ce droit de critique, et c'est maintenant aux « Suddistes » qu'échoit le triste privilège de reprocher aux « Nordistes » leur sauvagerie. Chaque semaine nous apporté, depuis plusieurs années, la nouvelle d'un lynchage perpétré dans la Nouvelle Angleterre.

Et quels lynchages ! Quand les Yankees s'en mêlent, ils dépassent tous les records de la cruauté, de la barbarie ! Que le lecteur impartial s'en fasse juge !

Mais, avant de commencer ce récit, et pour ne pas qu'on nous accuse de colporter des nouvelles fausses ou exagérées, précisons que nous tenons les détails qui vont suivre d'un honorable commerçant français, qui revient d'un voyage d'affaires en Pensylvanie.

Témoin oculaire de ces monstruosité, il eut la précaution de rapporter des exemplaires de plusieurs journaux locaux, dont les colonnes apportent à son récit une documentation incontestable, indiscutable.

Il séjournait depuis deux jours à Coatesville, petite cité industrielle située à une douzaine de lieues de Philadelphie, quand, après le dîner, c'est-à-dire vers neuf heures du soir, une détonation attira son attention. Et, sortant aussitôt de son hôtel, il s'informa.

« C'est un nègre qui vient de tuer un agent de police, lui apprit un passant. Si vous n'avez jamais vu un lynchage, *come along!* Suivez-moi ! »

Le meurtrier, comme on l'apprit bientôt, était un certain Ezekiel Walker, un malandrin que la police surveillait depuis quelque temps.

Accusé de vol à main armée, il ne sortait plus qu'à la nuit tombante. Mais l'un des détectives lancés sur sa piste avait fini par découvrir sa retraite, et, au moment où il lui mettait la main au collet, le nègre lui avait tiré un coup de revolver à bout portant.

La nouvelle de l'assassinat s'était répandue en ville comme une traînée de poudre, et, tandis que la police fouillait le quartier nègre, les habitants de race blanche, très supérieurs en nombre à leurs compatriotes de race noire, s'armaient de fusils et de revolvers et se rassemblaient sur une place

publique, prêts à massacrer tous les nègres si l'assassin n'était pas puni sur l'heure.

Ce ne fut que vers quatre heures du matin que la police découvrit sa retraite ; et l'on peut croire, sur le moment, qu'elle ne le prendrait pas vivant : plutôt que d'être livré aux lyncheurs, le misérable s'était tiré une balle dans la bouche.

Mais il ne s'était infligé qu'une blessure grave, et, dans le plus grand secret, la police, fidèle à sa mission, le transportait à l'hôpital municipal.

De peur que le meurtrier n'échappât aux perquisitions de la police, les lyncheurs avaient passé la nuit en faction autour de

pharmacie. Etendu sur un lit de fer, les poignets enchaînés par des menottes aux deux traverses du sommier métallique, Walker se tordait d'épouvante sur le drap que sa blessure avait ensanglanté.

Un agent de police, qui montait la garde près du malfaiteur, tenta bien de le défendre contre la foule sauvage qui réclamait sa tête. Mais les coups de revolver qu'il déchargea sur le plafond ne firent qu'accroître la terreur des malades, et deux pauvres vieilles, convaincues que leur dernière heure avait sonné, se jetèrent par la fenêtre, pour aller s'écraser sur le pavé !...

Cependant, sous la menace des revolvers, les infirmiers avaient courageusement refusé les clés des menottes, si bien que les lyncheurs, pressés d'en finir avec leur sinistre besogne, se décidèrent à emporter le nègre enchaîné sur son lit.

Dehors, la foule avait rapidement grossi, et ce fut par des ricanements qu'elle accueillit les supplications du nègre, qui répétait en son jargon intraduisible :

« Pitié pour un pauvre *nigger!* Pitié ! Je l'ai tué sans faire exprès ! Pitié ! »

— A mort ! *Lynch him! To the stake!* Au bûcher ! »

Des serruriers, sans attendre d'être réquisitionnés, avaient offert de limer les chaînes. Mais le temps pressait, et la police pouvait intervenir d'un moment à l'autre.

Sur un mot des meneurs, de robustes citoyens soulevèrent la couchette, et la sinistre procession s'organisa. A chaque carrefour, le nombre des lyncheurs augmentait, et des gens, avides de crier leur haine au meurtrier, se frayaient un chemin jusqu'à lui.

Leur impatience provoquait de terribles bousculades, au milieu desquelles les porteurs laissaient chavirer la couchette. On la remettait sur ses pieds, avec le nègre enchaîné qui, torturé aux poignets par la morsure

des menottes, poussait des cris d'agonie, et la procession reprenait sa marche lente.

Enfin, à un kilomètre et demi de la ville, en plein champ, les meneurs jugèrent que l'endroit se prêtait à la vengeance qu'ils méditaient. Et, appuyant le lit, auquel le nègre était encore enchaîné, contre une clôture aux poteaux massifs, ils invitèrent la populace à se pourvoir de combustibles.

« Pitié ! Pitié ! gémissait toujours Walker épouvanté. Je l'ai tué sans faire exprès ! »

La paille et les brindilles s'accumulaient autour de lui, apportées par des mains frémissantes. Et on l'entendit qui suppliait encore :

« Donnez-moi des juges ! Traitez-moi comme si j'étais un blanc ! Je suis prêt à prouver. »

Ses derniers mots s'étouffèrent sous le tampon de paille qu'une toute jeune femme lui enfonçait dans la bouche, et un



LES VICTIMES D'UN LYNCHAGE

Ces deux prisonniers enchaînés ont été brûlés vifs en Georgie.

la ville, qu'ils entouraient comme d'un cordon.

Vers cinq heures du matin, ils apprenaient l'arrestation de Walker, et, furieux que la police leur eût caché la nouvelle, ils se rassemblaient au nombre de cinq cents et, dans le plus profond silence, se dirigeaient sur l'hôpital.

Soudain, mais non sans avoir cerné toutes les issues, ils pénétraient dans l'établissement en poussant des cris de mort :

« *Give us the man!* Donnez-nous notre homme ! »

Et, comme les infirmiers feignaient l'ignorance, ils envahissaient les salles, sans égards pour les malades qui, cherchant à s'enfuir, tombaient de leurs lits en lançant des hurlements de terreur.

Enfin, les lyncheurs découvrirent le nègre, que les infirmiers avaient traîné précipitamment dans un local servant de

cri de joie féroce s'éleva de la foule qui comptait maintenant trois mille personnes.

Une allumette enflammée venait d'être lancée dans la paille !

Alors, cette foule de fauves à face humaine fut témoin d'un spectacle extraordinaire. En un effort surhumain produit par l'épouvante, le nègre, déjà environné de flammes, avait rompu les cordes qui emprisonnaient ses chevilles, et, d'un bond désespéré, il s'élançait hors du bûcher, en emportant la lourde couchette que les menottes maintenaient à ses poignets.

Et comme, épuisé par l'effort, il s'affaissait, quatre lyncheurs ramassaient le tout — le lit avec le supplicé — et, dans un rapide balancement, rejetaient ce tout dans les flammes, avivées de nouveaux fagots.

Une deuxième fois, le nègre, dont les vêtements flambaient, réussit à s'élancer hors du feu, mais pour tomber sur les fourches que des fermiers du voisinage venaient de confier aux bourreaux. Et, déchiré par de nombreuses blessures, il fut rejeté au bûcher.

Un instant, on put croire que l'ignoble scène avait pris fin. Mais ce nègre avait décidément l'âme chevillée dans le corps ! Il se refusait à mourir !

Et on le vit, spectre tragique, se redresser une troisième fois du milieu des flammes en soulevant le lit dont les barreaux rougissaient déjà sous l'action du feu.

Mais la limite de ses forces était dépassée. Et, hurlant un long cri d'agonie, il retomba dans les flammes, tandis que les lyncheurs, que l'émotion aurait dû rendre silencieux, laissaient éclater leur joie en entonnant un refrain populaire.

Puis, la foule reprit en chantant le chemin de la ville, non sans s'être partagé, à titre de souvenirs, les anneaux des menottes et des chaînes. Et voici le mot de la fin.

Interviewée le jour même par un journal local, la veuve de l'agent que Walker avait mis à mort s'écria :

« Je ne regrette qu'une chose : c'est de n'avoir pas été là pour allumer moi-même le bûcher. »

Etranges mœurs, on en conviendra !

— VICTOR FORBIN.

LE DROIT DE PÉAGE DU MANOIR D'OAKHAM

Une Collection unique de fers à cheval

Si, comme le vent une légende qu'on rencontre dans tous les pays, le fer à cheval porte bonheur, il faut bien avouer que les habitants d'Oakham — une petite ville située dans l'un des plus petits comtés de l'Angleterre — doivent être particulièrement favorisés d'heur et de bonheur en ce bas monde.

Oakham possède, en effet, un vieux château, spécimen magnifique de l'architecture du XIII^e siècle, dans lequel se trouve un hall aux murs ornés de cent quarante et un fers à cheval, de toutes dimensions.

On raconte que cette coutume remonte au temps de la reine Elisabeth et repose sur la légende suivante :

En passant par le village d'Oakham, en route pour Burghley-By-Stamford où la reine allait visiter son grand trésorier, la haquenée royale perdit un de ses fers.

Pour perpétuer cet événement, la reine ordonna que tout membre de la famille royale ou tout pair du royaume qui passerait pour la première fois de sa vie par le village d'Oakham serait tenu d'offrir un fer à cheval en présent au seigneur du manoir, et au cas où le voyageur s'y refuserait, le bailli du manoir avait le droit de s'emparer de force d'un des fers du cheval.

La légende est bien faite pour satisfaire la curiosité des visiteurs, mais il est certain que cette coutume remonte à plus haut.

Voici, du reste, l'explication plus plausible qu'en donne Camden.

« Un certain Henri de Ferrers était venu au temps de la conquête de l'Angleterre avec Guillaume le Conquérant.

« Son véritable nom est resté dans l'oubli, car *Ferrers* était le surnom qui lui avait valu sa situation de maître des maréchaux-ferrants dans l'armée de Guillaume.

« Ses armoiries, qu'on pourrait bien qualifier d'armes parlantes, comprenaient un certain nombre de fers à cheval, qui indiquaient ses fonctions. »

Le roi d'Angleterre Henry II fit présent du manoir d'Oakham à l'un des descendants d'Henri de Ferrers dont le nom s'était un peu transformé, Walchelin de Ferrers, en lui conférant le titre de baron d'Oakham, et c'est à ce de Ferrers que Camden attribue le péage du fer à cheval.

Walchelin était un hautain seigneur de méchante allure et eut souvent maille à partir avec la justice de son roi ; aussi est-il aisé de se figurer ce noble baron normand, mauvais coureur, commandant à son sénéchal d'enlever un fer au cheval de tout seigneur qui oserait chevaucher sur ses terres.

Et c'est ainsi que ce qui, il y a plus de sept cents ans, avait débuté par un acte de ruffianisme, s'est ensuite développé en une coutume bizarre qu'on ne saurait mieux apprécier qu'en visitant cette remarquable collection.

Depuis longtemps déjà, l'ancien droit de péage qui consistait à déferer d'un fer le cheval de tout voyageur de marque venant à passer, n'existe plus ; il a été remplacé par le payement d'un fer du modèle choisi par le voyageur lui-même, exécuté selon ses ordres, et dont il fait hommage au châtelain d'Oakham qui est à l'heure présente un membre du Parlement.

La collection comprend entre autres les fers à cheval de la reine Elisabeth, de George IV — celui-ci fait de bronze a sept pieds de hauteur et n'a pas coûté moins de 1,250 francs — de la reine Victoria, d'Edouard VII et de la reine Alexandra.

Il y a aussi des fers célèbres.

L'un d'eux provient du cheval sur lequel le comte de Cardigan mena la fameuse charge de la brigade volante à Balaclava.

Un autre a appartenu à la légendaire *Black-Bess*, la jument du bandit de grand chemin Dick Turpin, le Cartouche anglais. Un autre fut associé aux exploits du voleur Jack Shepard. La collection du manoir d'Oakham est, croyons-nous, unique en son genre.

— CORNIL BART.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le
Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)
000

CHAPITRE XIII

AU-DESSUS DES MARAIS (Suite.)

Une discussion entre les aviateurs, menée à bâtons rompus, est de courte durée : toute leur attention se concentre de nouveau sur le grand fleuve qu'ils vont atteindre.

Ainsi, la science aérostatique leur aurait livré en quelques heures le secret archiséculaire des sources du Nil, le mystère des réservoirs équatoriaux qui régularisent ses crues fécondes !

Que l'aviation se fût révélée à la France quelques années plus tôt, et la gloire des Livingstone, des Stanley, eût été à des explorateurs de notre nation : le Congo serait notre fleuve ; au lieu des immenses étendues désertiques où s'épuisent et meurent nos soldats, nos colonies s'appelleraient l'Ouganda et le Tanganyika, et l'Égypte même, si pénétrée de notre civilisation depuis le passage triomphal de Bonaparte, serait restée française !

Ces rêveries se dissipent à l'apparition, sur la rive gauche du fleuve, d'une tache blanche enchâssée dans des massifs de verdure au dessus desquels flottent, incertaines et légères, des fumées d'usines, de bateaux à vapeur...

— Fachoda !

Ce cri sort simultanément de la poitrine oppressée des deux camarades ; et le regard rivé sur la bourgade fameuse que dix Français et deux cents noirs, venant des rivages de l'Atlantique, avaient atteinte sans tirer un seul coup de fusil, Müller précipite la marche.

L'aéroplane, emporté dans un élan furieux, semble vibrer au souffle de l'émotion violente qui fait battre à coups redoublés le cœur de son pilote.

Ah ! Müller ne regrette plus d'avoir cédé à la tentation de survoler le Nil !...

Voilà le territoire de ces Chillouks qui ont salué jadis avec tant d'enthousiasme le drapeau tricolore, et qui l'ont vu, hélas ! repasser, pendant tristement le long du mât de pavillon du *Faidherbe*, lorsqu'une pression étrangère arracha à notre diplomatie au moins imprévoyante le rappel et le désaveu de la mission Marchand.

Cet étendard, ce symbole, les Chillouks vont le voir de nouveau flotter dans les airs : ils apprendront par lui que la France, bannie de la terre égyptienne par la fermeté, la continuité de vues, des hommes politiques anglais, a pris largement sa revanche en faisant la conquête des cieux !

Oui, c'est Fachoda ! Mais quelle

baguette de fée l'a pu métamorphoser ainsi?

Un fort couronné de canons bat le Nil, fleuve anglais maintenant de ses sources à son embouchure : il jalonne la voie ferrée appelée à doubler bientôt la ligne télégraphique qui relie les deux pôles de la domination anglaise en Afrique, le Cap et le Caire.

Cet ouvrage, par une ironie du destin, s'élève au point même choisi par Marchand pour y construire sa redoute en terre.

Une batterie basse, au bord du fleuve, tient l'autre rive sous son feu : c'est du point qu'elle occupe que nos tirailleurs sénégalais ont criblé de balles les embarcations des Mahdistes, leur tuant huit cents hommes, les obligeant à la retraite et contribuant de la sorte à la délivrance du Soudan égyptien...

Des quais s'allongent, bordés d'entrepôts, de docks, de « godown » où s'entassent les pacotilles destinées aux échanges et les produits du Sud : des grues roulantes circulent sur une voie étroite, tendant leur unique bras aux steamers, aux « dabieh », aux bâtiments de toute espèce et de tout tonnage qui se pressent sur les deux rives.

Et voici la ville elle-même, affectant la forme d'un bonnet d'évêque : elle est délimitée par une double enceinte, un mur crénelé en avant, et, derrière, de hauts cavaliers armés de canons : des bastions flanquent ses saillants et protègent ses trois portes.

Au centre, sur un léger renflement du sol et à quelque distance d'un boulevard planté d'arbres touffus qui longe le fleuve, un imposant édifice émerge, éclatant de blancheur, d'un bois de palmiers, d'abigbas et de tallas : il est dominé par une tour carrée au sommet de laquelle le drapeau britannique pend dans l'air alourdi, à côté des fines antennes de la T. S. F. piquées dans l'azur comme de gigantesques aiguilles.

Des avenues bordées de mimosas forment des îlots réguliers, où s'élèvent des « bungalows » environnés de jardins, et, près des portes, s'alignent des pavillons bas et uniformes qui doivent être des casernes, car le génie anglais répugne aux constructions massives où d'autres entassent les soldats, sans souci de l'hygiène.

Non loin de là, un hôpital, conçu d'après les mêmes principes, développe ses multiples corps de logis au milieu d'une végétation luxuriante.

Ces observations passent sous les yeux des aviateurs à la façon des films d'un cinématographe : mais, de tous les phénomènes qui frappent leur regard, le plus surprenant, le plus incompréhensible, c'est que la ville entière semble les attendre... et elle est déjà très peuplée, la Kodok britannique ! La foule grouille sur ses places et sur ses quais !...

Si l'approche de l'Africain n'avait été signalée que par les factionnaires de garde aux remparts, il ne pourrait y avoir encore un aussi grand concours de peuple : il faut donc que la T. S. F. de Fort-Desaix ait annoncé le départ du monoplan ! Son arri-

vée, quoique prévue, a fait sensation, car deux canonnières qui remontaient vers le confluent du Nil et du Bahr-el-Ghazal décrivent un large demi-cercle et reviennent mouiller à Fachoda... Elles étaient parties, sans aucun doute, à la recherche de l'aéroplane qui, selon toutes prévisions, avait dû tomber, faute d'essence, à quelque 50 kilomètres du poste.

John Harris n'était pas, par conséquent, l'être inhumain que les officiers français avaient supposé : il leur avait refusé de l'essence, les exposant à échouer avant d'arriver au port, mais il avait prié, en même temps, le gouverneur de Fachoda d'envoyer à la recherche de ces pauvres Français, mettant ainsi d'accord l'intérêt de la Grande-Bretagne et la philanthropie.

Si ce calcul n'avait pas été déjoué, grâce à l'innocente complicité de Patrick O'Donnell, les journaux du monde entier auraient retenti de dithyrambes en l'honneur de la générosité britannique et de critiques aigres-douces sur l'imprévoyance française.

C'est ainsi qu'en 1902 le sirdar Kitchener télégraphia au Caire qu'il venait de découvrir à Fachoda une mission française, arrivée depuis peu, épuisée, sans approvisionnements, sans munitions, et qu'il serait charitable de la rapatrier au plus vite par le Nil.

Il omettait volontairement de dire que cette mission disposait d'un vapeur qui assurait un service régulier avec la Méchra, de deux canons approvisionnés à deux cents coups, de plus d'un million de cartouches et de vivres en abondance telle que les officiers français avaient pu ravitailler en légumes frais les steamers du généralissime anglais lui-même.

En renseignant l'Europe de façon aussi fantaisiste, le sirdar était, d'ailleurs, loin de penser que ces glorieux batteurs d'estrade, arrivés à la date fixée au terme de leur exploration, refuseraient d'être rapatriés par le Nil et demanderaient à revenir par l'Abyssinie, établissant l'incomparable record de l'Océan Atlantique à la mer Rouge !

CHAPITRE XIV

A FACHODA

Müller avait choisi, pour atterrir, la pelouse d'un jardin public, en face du palais du gouverneur ; afin d'utiliser l'hélice horizontale, seule capable de prévenir un accident, au milieu de la foule bariolée qui fourmillait le long des quais ; il fallait, en même temps, que le sol de réception fût élastique, parce que l'hélicoptère, n'ayant plus son rendement intégral, risquait de déposer l'appareil à terre un peu rudement.

L'honneur national commandait aux officiers d'éviter la plus petite « anicroche » et de démontrer triomphalement la supériorité incontestable des récents perfectionnements français.

Müller s'acquitta de sa tâche avec maestria.

Ce fut avec émotion que les officiers français sentirent leur appareil se poser sur

cette terre célèbre qui, par les compétitions auxquelles sa possession avait donné lieu, avait failli déclencher la guerre entre la France et l'Angleterre.

Un tonnerre de hurrahs, d'applaudissements frénétiques, accueillit le magnifique atterrissage : en un clin d'œil les massifs du jardin furent envahis et l'Africain oscilla sous la poussée d'une multitude en délire.

Müller eut un mouvement d'effroi : son appareil n'allait-il pas être mis en pièces par ces fanatiques qui, suivant les habitudes chères aux touristes anglo-saxons, s'en partageraient ensuite les débris à titre de reliques ?

Ce serait la fin de leurs explorations africaines ; le retour obligé par le Nil ; l'abandon de Frisch !

Fort heureusement, le poste de garde du palais du gouverneur était accouru, précédé d'un lieutenant qui donna l'ordre de refouler les curieux.

— Vous êtes Français ? interrogea l'officier.

Sur un signe affirmatif de Müller, il se nomma :

— Francis Brenan, du 2^e régiment de lanciers soudanais

Il commençait à exprimer aux aviateurs toute son admiration, quand un second officier, portant de lourdes aiguillettes d'or, se présenta à son tour :

— William Stuart, aide de camp du gouverneur, articula-t-il lentement. Je suis chargé par sir Charles Roos de vous conduire auprès de lui, messieurs, si vous le voulez bien.

Les deux officiers s'exprimaient assez correctement en français, mais non sans difficulté.

— Avec plaisir, répondit Müller ; cependant, je vous serais reconnaissant de me donner l'assurance que notre appareil sera ici en sûreté.

— M. le lieutenant Brenan y veillera, messieurs.

— N'y a-t-il pas dans le voisinage un hangar où l'on puisse le remiser pendant quelques heures, et où il nous sera possible de procéder aux vérifications et aux réparations nécessaires ?

— Je vais faire rechercher un local approprié, mais le gouverneur est impatient de vous voir... Veuillez me suivre d'abord, messieurs.

A travers une haie de curieux où blancs et noirs se coudoyaient, les trois officiers gagnèrent le palais.

Ourida intimidée, craintive, était d'abord restée près de la nacelle, gênée par les regards interrogateurs qui pesaient sur elle.

Paul Harzel revint sur ses pas et la prit par la main.

— Viens, Yamina¹ : n'as-tu pas compris ce que j'ai dit hier à John Harris ? Ne veux-tu pas être mon « Aroussa »² ?

— Tu es mon seigneur et je te suis... Où sommes-nous ici ?

1. « Confiante », qualificatif affectueux.

2. Fiancée.

— A Fachoda.

Elle répéta ce nom qui ne lui disait rien :

— Chez les Anglais, ajouta le jeune homme.

Elle fit une moue significative :

— Nous étions chez des Anglais, aussi, hier?

— Mais oui; n'as-tu pas été bien traitée par Mrs. Harris?

— Si; seulement... pourquoi?...

Elle ne put achever; ils avaient rejoint le lieutenant Stuart qui s'effaçait pour les laisser entrer dans le palais.

Tous quatre se trouvèrent dans une sorte de vestibule, de salle d'attente, où se balançaient lentement de lourds « punkas »¹ actionnés par une force invisible.

Sir Charles Roos, colonel de l'armée des Indes, gouverneur du Bahr-el-Ghazal, dont Kodok était le chef-lieu, s'encadra dans une porte, s'inclina légèrement et indiqua aux visiteurs l'entrée de son cabinet.

De taille élevée, maigre, les cheveux et la moustache grisonnants et tranchant sur son visage bronzé, il avait grand air dans ses vêtements d'un blanc immaculé.

Il tendit cordialement la main aux aviateurs :

— Soyez les bienvenus parmi nous, messieurs, dit-il en excellent français. Je n'ai jamais eu aucun doute sur votre nationalité : dès que votre présence me fut signalée en aval, au-dessus du fleuve, je pensai que des Français seuls étaient capables d'entreprendre une telle expédition au cœur du Soudan.

— Il y a aussi cette jeune fille qui n'est pas Française, fit Müller.

— Ma fiancée, monsieur le gouverneur, intervint Paul Harzel.

Une expression de surprise vite réprimée se peignit sur le visage du colonel; s'adressant aussitôt à son aide de camp :

— Mrs. Stuart voudra bien s'occuper de la jeune dame!

Paul Harzel, en quelques mots, rassura Ourida qui sortit sur les pas du lieutenant.

— Visite de fantaisie ou visite officielle?... questionna le gouverneur, quand les deux officiers eurent pris place dans des fauteuils.

1. Punkas : vaste éventail rectangulaire suspendu au plafond des appartements dans l'Inde. Il est balancé doucement au moyen d'une corde généralement tirée d'une pièce voisine.

Paul Harzel et Müller se regardèrent.

A Fort-Desaix, sans s'être concertés, ils avaient fait part au commandant du poste du désir de leur chef, le colonel Magnien, de voir les Anglais coopérer au châtement d'un chef snoussi réfugié sur leur territoire, après le massacre d'un détachement français; il leur avait été répondu qu'on en référerait au gouverneur de Kodok, et ils

complet des propos échangés la veille.

— Je vais immédiatement prendre les instructions du Caire, fit sir Charles Roos; lord Kitchener, qui maintenant représente Sa Majesté l'empereur et roi auprès du khédive, s'intéressera d'autant plus à la situation dont vous venez de m'entretenir que ce pays a été délivré par lui du joug des Mahdistes, et qu'il a le désir d'as-

surer la sécurité de nos frontières occidentales...

Je ne saurais, cependant, vous cacher que, si la réponse est affirmative pour un effort combiné avec le colonel français qui opère au Ouadaï, une expédition ne pourra être dirigée sur Kara avant plusieurs mois.

C'était la conclusion de la veille. Voyant que la conversation allait dériver sur les précautions dont les Anglais entourent leurs campagnes de guerre. Müller alla droit au but.

— Le colonel Magnien, dit-il, est de force à exécuter à lui seul cette opération de police. Il a de l'artillerie en quantité suffisante pour détruire le repaire du chef qui nous a nargués en se réfugiant sur votre territoire; mais il n'a pas voulu l'y poursuivre, même pour se livrer à une besogne également utile à nos deux pays, sans avoir pris votre attache, et c'est votre assentiment que j'ai l'honneur de solliciter.

Il y eut un nouveau silence; Müller le rompit :

— Veuillez observer, monsieur le gouverneur, que la frontière dont je parle est très imparfaitement délimitée et qu'une colonne française pourrait attaquer Kara sans soupçonner qu'elle opère en terre égyptienne... Notre démarche est motivée par le désir d'observer la plus

parfaite correction.

Le colonel se leva :

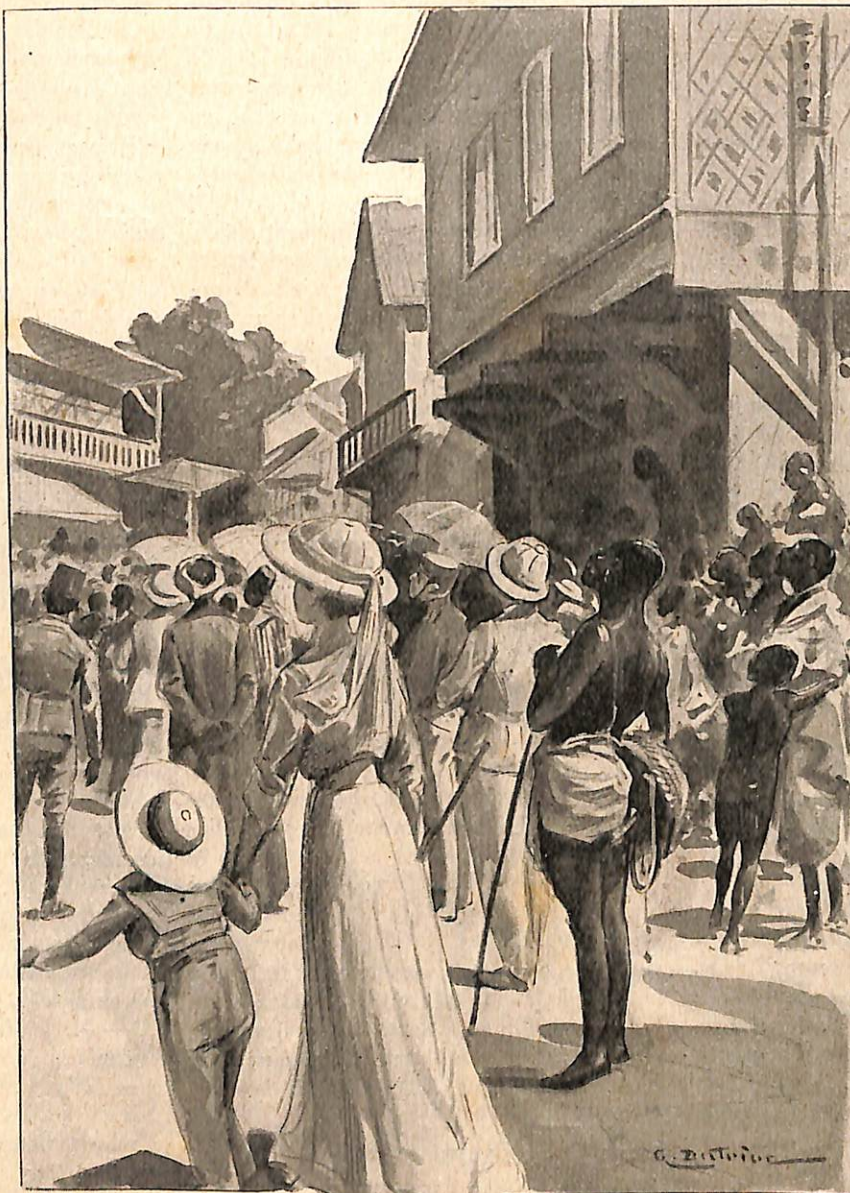
— Monsieur, je vais télégraphier au Caire pour faire trancher la question. Vous avez certainement, après un voyage aussi fatigant, besoin de prendre quelques soins de toilette. Quand vous aurez satisfait à ces occupations, la réponse de S. E. lord Kitchener me sera parvenue.

— Me permettez-vous, ajouta Müller, de vous prier, sous telles conditions qui vous conviendront, d'assurer notre réapprovisionnement en essence et en huile.

Le colonel ne répondit pas...

(A suivre.)

CAPITAINE DANRIT.
(Commandant DRIANT.)



AU-DESSUS DU

CONTINENT NOIR

A travers une baie de curieux, les officiers gagnèrent le palais. (P. 325, col. 3.)

étaient maintenant en présence de ce haut fonctionnaire... Pourquoi ne rempliraient-ils pas auprès de lui la même mission?

Si le colonel Magnien avait pu se douter que ses officiers pousseraient jusqu'aux chefs militaires des Marches égyptiennes, il n'eût certainement pas manqué de leur donner des instructions dans ce sens : il leur appartenait donc de faire œuvre d'initiative, comme s'ils les avaient reçues.

Müller répéta donc ce qu'il avait dit au capitaine John Harris.

La requête ne parut pas prendre à l'improviste le gouverneur de Kodok; Paul Harzel en inféra qu'il avait reçu par T. S. F. de New Brighton le résumé très

Un Record de deux petits voyageurs

Le Tour de la planète en 57 jours

Deux bambins dont l'aîné n'a pas dix ans viennent de faire seuls le tour du monde; voilà une



prouesse digne de figurer dans le *Journal des Voyages*.

Un brave ouvrier écossais, M. John Mac Muir, était parti en 1909 chercher fortune au Nouveau Monde. Il laissait derrière lui, dans le petit bourg natal, sa jeune femme et ses deux enfants, avec l'intention bien arrêtée de les faire venir dès que la chance lui aurait souri.

Deux ans plus tard, après des hauts et des bas, il se voyait en possession d'une mine d'or dans les environs de Stewart (Colombie Britannique), et entrait en pourparlers avec un capitaliste de San-Francisco pour vendre sa concession. Sans plus attendre, il expédiait des fonds à sa famille pour qu'elle vint le retrouver. Hélas! la lettre et le chèque arrivaient deux mois après la mort de la jeune femme, enlevée par une fièvre pernicieuse.

Un parent qui avait recueilli les orphelins décidait de les embarquer pour Stewart, et il avisait le père par câblogramme. Nouveau contretemps: le mineur avait conclu la vente de sa

mine plus rapidement qu'il ne l'avait espéré, et il s'était aussitôt embarqué pour l'Europe, par la voie du Japon et de la Sibérie, en lançant une dépêche pour avertir sa femme de son départ. Recommandés successivement au capitaine du paquebot et aux chefs de train, les enfants arrivaient sains et saufs à Stewart, mais pour apprendre le départ de leur père. Et ils embarquaient aussitôt sur un navire en partance pour Londres. Trente jours plus tard, ils retrouvaient leur père qui, averti par une série de dépêches, les attendait avec l'impatience que l'on devine.

CHRISTIAN BOREL.



Sous la surveillance des chefs de trains et des capitaines de navires, les petits voyageurs avaient en 57 jours accompli le tour du monde.

Richesses sous-marines

La Pêche du corail à Naples

Le Napolitain est dans l'âme marin et pêcheur. La plus caractéristique des pêches auxquelles il s'adonne est celle du corail, cette rouge végétation des bas-fonds rocheux, dans laquelle semblent s'amalgamer, comme aux premiers temps de la vie, le minéral, l'animal et la plante.

Tige sanguine, au cœur dur comme la pierre, rivée au roc, et qui, cependant pousse et bourgeonne comme un arbre, par le tissu musculaire et mou qui l'enserme, tissu nourricier qui alimente les colonies de polypes incrustées dans son sein. Des fleurs vivantes étoilées sortent au printemps les larves qui vont essaimer sur d'autres aspérités du sol marin.

En été, les coraillères de Naples mettent les voiles au vent vers les côtes de Sicile, de Sardaigne, de l'île d'Elbe, voire de Tunisie. Chaque bateau lance à la mer, pour draguer les bancs du bas-fonds, son curieux engin, retenu par un câble: une grande croix de Saint-André en bois, munie de cordes et de filets. La croix brise les tiges de corail qui restent accrochées dans les fauberts et qu'on remonte sur le pont. Fidèles à la tradition séculaire, les Napolitains répugnent à pêcher le corail au scaphandre, comme sur les côtes d'Algérie. Il est vrai que le corail italien est plus abondant; en revanche sa valeur marchande est inférieure.

Débarrassées de leur pulpe et de leurs polypes, les tiges sont débitées à la scie, taillées et tournées comme la nacre dans les ateliers de Naples et de Torre-del-Greco; puis assemblées en objets divers: colliers de grains, chapelets de « fleurs » naturelles intelligemment utilisées, pendeloques, boucles d'oreilles, garnitures de cheminée d'un travail compliqué.

Mais méfiez-vous des offres à vil prix des camelots ambulants, car on fabrique aussi le faux corail, avec de la poussière de marbre, de la colle de poisson et de l'huile, comprimées dans des moules, séchées et polies: jamais, il est vrai, l'imitation ne peut rivaliser par la dureté et le brillant avec la rouge fleur de la mer.

ALBERT DAUZAT.

UN PAYS OU LA MÉCANIQUE N'EST PAS EN HONNEUR L'Irrigation en Chine

Il se passera bien des années avant que la Chine devienne pour la métallurgie occidentale un débouché important et pour cause.

Voyez cette nora primitive. Sept hommes la font tourner en battant alternativement avec leurs pieds les rayons fixés sur l'arbre de la roue qui fait mouvoir une chaîne à godets. Ceux-ci puisent l'eau dans le canal principal, pour la déverser dans un canal d'irrigation.

Combien peuvent gagner ces sept manœuvres? Cinq à six sous par jour, tout au plus, soit, en y ajoutant le salaire du contremaître, une dépense journalière de moins de trois francs. Une pompe moderne exigerait l'engagement d'un mécanicien, qui, certes, ne se contenterait pas de cette somme. Et il y aurait à ajouter à son salaire l'amortissement du prix d'achat de la machine.

On comprend que le Chinois n'ait que du mépris pour la mécanique!

V. F.



L'IRRIGATION EN CHINE

Pour le maigre salaire de cinq à six sous par jour, sept hommes font tourner cette « nora » en battant alternativement avec leurs pieds les rayons fixés sur l'arbre de la roue.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

* * *

1. L'Ambassadeur

Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

Deuxième Partie.

Au Pays des Druses.

* * *

Chapitre VIII

LES LIONS, AMBASSADEURS DU MARIAGE

(Suite.)

POURQUOI son tremblement ? N'avait-elle pas souvent, depuis sa captivité, entendu les rugissements des fauves ? Ils ne l'inquiétaient pas alors. Qu'avait-elle donc à cette heure pour s'abandonner à l'épouvante ?

Ah ! l'instinct, mille fois supérieur à la raison, l'avertissait du danger tout proche.

« Les lions ! » avait-elle dit.

L'exclamation fut saluée d'un rire ironique, tombant de la partie supérieure du puits.

Sika leva les yeux. Le prince Ahmed, les mains crispées aux barreaux de la grille entourant la cavité, la considérait cruellement.

Il rencontra son regard et, narquois :

« Eh quoi ? dit-il, vous semblez troublée par la voix de mes avocats ? »

Ses avocats !

Ces mots causèrent à la jeune fille une horreur insupportable.

Un instant, son cœur cessa de battre.

Elle formula machinalement, du fond d'elle-même, le vœu de mourir de suite, d'échapper ainsi aux tortures qu'elle devenait en avant d'elle.

Le Persan se méprit sur la cause de son silence et, gouaillieur :

« Entendre ne suffit pas toujours, il faut voir ; chez les femmes la conviction pénètre par les yeux plus que par les oreilles... Ceci n'est point pour m'embarrasser, j'ai tout prévu. »

Auprès du terrible personnage, Sika, du fond de la courette, distinguait des leviers métalliques, semblant plantés dans le sol.

Ahmed se pencha vers l'un d'eux, le saisit et lui fit décrire un arc de cercle autour de son point d'attache.

Et la jeune fille demeura médusée, une moiteur glacée perlant son front.

La porte de la seconde courette, cette porte placée en pendant de celle qui avait livré passage à la prisonnière, venait de s'ouvrir, découpant dans la paroi blanche du puits un rectangle d'ombre.

Et, par l'ouverture, jaillissant de l'obscurité, des lions bondirent. Trois magnifiques lions de Perse, aussi robustes que ceux d'Afrique, dont ils se distinguaient par l'absence de crinière, développaient devant Sika leur musculature puissante, leurs griffes, leurs dents énormes.

Les fauves, un instant éblouis par la

clarté, découvrirent bientôt Sika qui, les traits convulsés par l'épouvante, incapable d'un mouvement, conservait une immobilité de statue. Avec des rauquements avides, ils se ruèrent sur la grille qui les séparait de la proie convoitée. L'obstacle les irrita, leurs rugissements redoublèrent, éveillant les échos du palais.

La situation était affreuse pour la jeune fille. Bien qu'elle ne courût aucun danger immédiat, la vue des carnassiers produisait sur elle une sorte de fascination. Elle avait l'impression terrifiante que tout à l'heure, invinciblement attirée en avant, elle irait vers la grille de séparation se mettre à la portée des fauves.

Du haut du puits, sa face se glissant entre les barreaux de la grille circulaire, Ahmed se délectait de la terreur de sa victime. Il jugea qu'elle était à point pour céder à sa volonté et, distillant avec une lenteur cruelle les phrases menaçantes :

« Une grille te protège contre mes lions, jeune fille, dit-il ; aussi longtemps qu'elle se dressera en avant de toi, tu n'es pas en péril ; mais elle peut disparaître, je t'en préviens avant de réclamer pour la dernière fois la réponse que mon cœur ulcéré attend... »

« Jeune fille, sois l'épouse d'Ahmed, et mes trésors sont à tes pieds... ou bien refuse et meurs. »

Le dilemme brutal chassa l'effroi de l'âme Sika. Son orgueil lui rendit la volonté, le courage de la révolte. Elle mourrait en Japonaise vaillante, plutôt que de plier devant ce barbare. Avant de mourir, elle lui jetterait à la face tout son mépris... A ce voleur de tendresse, elle crierait sa haine.

« Oh ! prononça-t-elle, mourir m'apparaît mille fois préférable à vivre auprès de vous... Votre affection sauvage ne comprend pas les femmes élevées à l'européenne. Nous ne sommes point des esclaves sans pensée, notre âme reste libre, elle ne s'abandonne pas ; elle se donne à qui a su mériter le don. »

Il écoutait, une flamme s'allumant en ses yeux.

Il se sentait fouaillé par les paroles de la prisonnière, mais il n'en percevait pas le sens réel.

Et elle allait encore, emportée par l'indignation, oubliant que sa vie était en jeu, ayant l'impression de défendre toutes les femmes d'Europe, contre l'injustice ignorante des Asiates.

Elle expliquait sa haine.

Elle disait le cœur des Européennes s'émouvant devant le dévouement, l'affection, et se refermant en face de la menace, de tout essai de contrainte.

Emportée par son sujet, elle arriva à conclure :

« La plèbe chez nous est supérieure aux grands seigneurs persans. Jugez des sentiments que ces derniers m'inspirent. »

La stupeur d'Ahmed était indicible.

Il s'était attendu à voir sa captive se prosterner, implorer sa grâce. Au lieu de cela, elle se redressait fièrement, le souf-

fletait de son dédain. Après la surprise vint la rage.

« Vous me bravez ? s'écria-t-il d'une voix rauque. Vous m'insultez, vous pensez : Cet homme m'est attaché, il ne se vengera pas. Vous vous trompez, Ahmed est de ceux qui rendent offense pour offense, coup pour coup... Oui, j'aurais souhaité vous épargner, vous combler de présents, satisfaire vos moindres caprices... Mais vous en avez décidé autrement. Tant pis pour vous ! »

D'un geste violent, il actionna brutalement le second levier. Un déclic se produisit et la grille séparative de la courette se mit en mouvement. Elle glissait lentement, s'enfonçant dans une rainure ménagée dans la masse de l'une des parois latérales. Plus rien ne séparait maintenant la jeune fille des lions. Sika était livrée aux bêtes. La cruauté atavique de l'Asiatique, cruauté que la Rome antique imita, venait de condamner à mort la douce créature coupable de ne pas s'incliner devant les ordres du maître.

Le grincement de la grille, sa marche inexplicable pour eux, avaient inquiété les fauves. Ils avaient reculé jusqu'au mur... Là, arrêtés par la paroi de pierre, les yeux flamboyants, ils considéraient la proie soudainement offerte à leurs gueules avides, à leurs griffes formidables.

Et cependant ils ne se jetèrent pas sur elle de suite.

Un instinct obscur leur faisait craindre une embûche venant de cette victime mise ainsi à leur portée.

Sika, elle, sentit ses idées tourbillonner dans son crâne. Les lions, à quelques pas d'elle, prêts à se ruer, à l'engloutir dans une bousculade fauve, l'affolèrent et, sans conscience de crier, ses lèvres s'ouvrirent pour laisser passer cet appel rauque, machinal, extra-humain :

« Marcel ! Marcel ! Au secours ! »

Chapitre IX

FIANÇAILLES DRAMATIQUES

La résonance de ce cri n'était pas encore éteinte que la jeune fille fut secourue par une émotion inattendue. Le bruit sourd de la chute d'un corps lourd retentit auprès d'elle.

Machinalement, elle tourna les yeux du côté du son...

« Est-ce que je deviens folle ? » murmura-t-elle.

L'incroyable se réalisait. Elle avait appelé Marcel, et Marcel, le revolver à la main, lui apparaissait, faisant face aux lions, la couvrant de son corps.

« Marcel ! Lui ! Lui ! fit-elle encore.

— N'ayez crainte, mademoiselle, vous êtes entourée de défenseurs. »

C'est bien la voix de Marcel, de Marcel qui, survenu avec le général, a vu le danger. Alors, il n'a pas réfléchi, pas hésité. Il a sauté dans la fosse pour sauver la captive ou succomber avec elle.

Mais un organe familier semble tomber d'en haut dans l'ouïe de la blonde Japonaise :

« Sika ! Ma fille chérie, courage ! »

Elle lève la tête. Là-haut, appuyé aux grilles, le général la regarde. Il tient une carabine qu'il braque entre les barreaux de fer sur les fauves qu'inquiètent les paroles prononcées, ainsi que l'apparition de personnages inconnus.

« Mon père ! gémit la victime d'Ahmed.

— Et moi aussi, bonjour, mademoiselle ! » clame Midoulet qui se montre à son tour, brandissant également une carabine.

D'un ton de bonne humeur, l'agent continue :

« C'est la fosse aux lions des récits bibliques. Si c'est permis d'avoir conservé cette bête de tradition ! »

Il reprend haleine avant de conclure :

« C'est égal, quand je raconterai que, parti à la chasse d'un pantalon, j'ai été amené à traquer des lions, j'ai bien peur d'être traité de « fantaisiste », pour ne pas dire plus. »

Mais on fait silence. Les carabines s'inclinent. On devine que les sauveurs visent avec soin les féroces animaux. Ils vont tirer. Soudain, un ordre bref éclate, près d'eux :

« Ne tirez pas ! »

Ils se retournent, surpris. Emmie est droite, menaçante, en face du prince, qui a assisté sans comprendre à toute la scène.

Elle braque sur lui un revolver.

« Ramenez la grille, ordonne-t-elle, ou je vous brûle, mon bon monsieur ! »

Son accent indique qu'elle frappera sans pitié si elle n'est pas obéie.

Ahmed courbe la tête, il manœuvre le levier mouvant la grille séparant le fond de la courette en deux parties. Et la rangée des barreaux de fer sort du mur, effectuant en sens inverse la manœuvre effectuée tout à l'heure. Elle a repris sa place au moment où les lions, remis de leur première surprise, bondissent en avant.

Trop tard. Leur élan se brise sur le rempart de métal.

« Le buffet est fermé ! » clame Emmie, dont rien ne saurait entamer la gaieté.

Et son revolver se tendant vers Ahmed :

« Monsieur le concierge, veuillez donc ouvrir la porte qui permettra à mon amie de quitter la cour. »

Ahmed pèse sur le second levier.

La porte des galeries tourne sur ses gonds.

« Bien, reprend la fillette... A présent, suis-moi. Et ne fais pas le méchant, cela compliquerait tes explications au consul de France, auquel je t'ai signalé. »

Elle s'interrompt soudain pour lancer d'une voix frémissante :

« Sika se trouve mal. »

C'était vrai. Les multiples émotions de la journée avaient mené la captive au bout de ses nerfs. Sauvée maintenant, elle s'était évanouie et fût tombée sur le sol, si Marcel ne se fût précipité pour la recevoir dans ses bras. Chargé du doux fardeau, il s'élança par la porte ouverte à présent, suivit les détours des galeries du sous-sol et parvint enfin à l'escalier au haut duquel le général, Midoulet, Emmie, s'étaient rendus de leur côté.

Uko se pencha sur sa fille, baisa son front pâli et avec une douceur infinie :

« Sika ! murmura-t-il. Ma petite fille aimée, mon enfant chérie ! »

Il lui parlait comme à un tout petit enfant, toutes les tendresses oubliées de son cœur paternel renaissant en présence de la jeune fille privée de sentiment.

Mais Emmie ne perdait pas la tête. Elle entraînait Marcel dans une salle du palais où les femmes du harem, appelées aussitôt, vinrent lui prodiguer des soins. Elles montraient leur visage à des étrangers et cette infraction au règlement des palais féminins semblait les amuser beaucoup.

Sous l'action de parfums à l'arome violent, Sika revint à elle. Lentement, elle ouvrit les paupières. Ses regards semblèrent chercher. Enfin, elle aperçut Tibérade qui s'était éloigné de quelques pas. Aussitôt son visage s'éclaira. D'un signe éloquent, elle le convia d'approcher, et le jeune homme ayant obéi, elle lui prit les mains qu'elle appuya sur son cœur, tout en balbutiant d'un organe tremblé :

« Merci, monsieur Marcel. Merci au ciel qui a permis que je fusse sauvée par vous.

— Mais, mademoiselle, bredouilla Tibérade, bouleversé par cette explosion de reconnaissance, ce que j'ai fait, tout autre l'eût fait à ma place ! Rien de plus naturel... »

Elle eut un sourire extasié :

« Vous trouvez naturel de sauter dans la fosse aux lions?... »

— Naturel, mais oui, reprit son interlocuteur, et pas héroïque du tout.

— Si vous me prouvez cela...

— De suite... Si ces vilaines bêtes vous avaient tuée, je n'aurais plus eu la force de vivre, je le savais... Alors, j'ai sauvé ma vie en ayant l'air de sauver la vôtre... Vous voyez bien que ce n'est pas d'un dévouement extraordinaire. »

Deux larmes roulèrent sur les joues de la blonde Japonaise. Elle regarda le général et d'un accent fait de prière, d'affection, caresse d'une volonté aimante :

« Père ! dit Sika. Tu entends ? »

— Oui, ma chérie, et je comprends ce que j'entends... »

Il attira Tibérade sur sa poitrine, et le serrant à l'étouffer :

« En me conservant ma Sika, monsieur Tibérade, vous m'êtes devenu cher comme un fils.

— Un fils ! répéta le jeune homme d'une voix étranglée.

— Est-ce que l'appellation vous déplait ? demanda le général en souriant.

— Non, vous en êtes certain ; mais suis-je digne?... »

— La vie de Sika appartient à qui l'a conservée, interrompit le Japonais avec une gravité soudaine. Donc, ne discutez plus et embrassez votre fiancée. »

Tibérade ne disputa plus. Il s'agenouilla auprès du divan sur lequel était étendue Sika. A ce moment, Emmie, qui avait disparu depuis quelques minutes, accourut, tenant à la main un paquet soigneusement enveloppé de papier fort et ficelé.

« Mes amis, dit-elle, plus rien ne nous retient ici. Le prince est enfermé dans une chambre, que gardent des soldats envoyés par le consul de France. On l'interrogera et sans doute l'affaire se terminera par sa condamnation à une amende... salée, au bénéfice des pauvres de Bassorah. Donc, en route... Je suis certaine que Sika respirera mieux hors de ce palais où elle a eu si peur. »

La proposition était évidente.

Tous se dirigèrent sans retard vers la sortie, sans écouter les lamentations de Midoulet, lequel exprimait son regret de n'avoir pas tué une des « descentes de lit » qu'il avait tenues à bonne portée.

C'était ainsi qu'il désignait les lions.

Tous poussèrent un ouf ! de satisfaction quand ils laissèrent en arrière le palais d'Ahmed.

Un quart d'heure de marche à travers les rues étroites et encombrées de la cité les conduisit au caravansérail des Turbans-Verts, situé en bordure de l'Euphrate et où les amis de Sika s'étaient arrêtés en descendant de leur radeau flottant.

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

LES VERTUS
THÉRAPEUTIQUES
DE L'ŒUF



Exorcisme
chez les Muongs

PARMI les divers objets qui jouent un rôle dans les croyances et les superstitions des peuples, l'œuf occupe nécessairement une place à part, comme symbole de la « vie concentrée, prête à éclore ». Est-ce à cette pensée qu'obéissent différents peuples lorsqu'ils attribuent à l'œuf certaines vertus thérapeutiques ? Chez quelques nations, en Indo-Chine, notamment, l'œuf est l'un des éléments les plus employés par les médecins ou exorciseurs dans la guérison des malades.

Chez les Muongs, par exemple, peuplade du Tonkin, le médecin appelé chez un malade commence par étaler sur une natte la blouse du patient, puis, tirant de son sac un œuf de poule, il le tient suspendu au-dessus de cette blouse et invoque l'esprit auteur de la maladie. Si l'œuf se met à balancer de droite à gauche, c'est bien cet esprit qui est le coupable, si non, le Thay-mo (c'est ainsi qu'on désigne l'exorciseur chez les Muongs) recommence à appeler d'autres esprits, jusqu'à ce que l'œuf se mette en mouvement.

Une fois le génie tourmenteur connu, l'œuf étant encore en mouvement, le sorcier demande à l'esprit s'il veut accepter quelque chose pour laisser le malade tranquille. Si le génie accepte, l'œuf s'arrête.

On comprend aisément que les supplications sont le plus souvent prolongées selon la fortune du malade et les prévisions des honoraires. Si l'œuf continue à se balancer malgré les supplications on fait des offrandes : du riz, de l'alcool, un poulet, une maison, etc. « Prends ta rançon et arrête, mauvais esprit !... » Arrêtons-nous là aussi.

Disons seulement que chez la même peuplade c'est encore un œuf qu'on place à la tête du lit d'une jeune mère qui vient d'avoir un enfant, tout en faisant des protestations et des prières en l'honneur du génie des nouveau-nés « Ba-mu ».

P. L.

AU PAYS DES LAMAS

Les Candidats Bouddhas

Quoi de plus attirant que le mystère? Quoi de plus mystérieux, parmi les peuples, que ce lointain et haut Tibet où se trouve le *Toit du monde*? C'était bien là le peuple prédestiné pour l'éclosion de ce bouddhisme étrange, qui veut que l'homme honoré du titre de dalaï-lama soit considéré comme un dieu même, alors que chez les catholiques les plus ardents le pape n'est qu'un homme élevé à la dignité pontificale.

Eh bien! ce bouddhisme dont le nom a été prononcé, dans les récits des explorateurs, des millions et des millions de fois, nous allons brièvement l'expliquer.

Voici en quelques lignes toute la théologie bouddhique. Il y a quatre vérités: 1^o la douleur, *douhka*; 2^o la cause de la douleur, *samoudaya*; 3^o la suppression de la cause de la douleur, *nirrodka*; 4^o la voie qui mène à la suppression de la douleur, *marga*.

Toute la doctrine bouddhique se résume donc en ceci: suivre la *voie* qui mène à la suppression de la cause de la douleur.

Or la cause de la douleur, c'est la vie même. Mais la vie ne se borne pas à notre existence actuelle. Nous parcourons des existences successives. Le bouddhisme, comme le brahmanisme et toutes les religions de l'Extrême-



Un lama, ses serviteurs et son fils.

Orient, croit à la transmigration des âmes, ou *samsara*. Pendant des milliers de siècles, les âmes passent de corps en corps, et elles souffrent.

Le but est d'arriver au repos absolu, à l'extinction de l'âme même, au néant, au *nirvana*. Mais à mesure que les âmes perfectibles approchent de ce terme, lorsqu'elles n'ont plus que quelques existences à fournir, elles sont *Srotc-apanas*, *Sakydagamis*, *Anagamis*, *Arbato*, *Pratyékeboudhas*, *Bouddhas*.

Le bouddha est l'âme qui, comme celle de



Jeunes lamas coiffés du chapeau « chassère », sortant d'une université.

Çakyamouni, le fondateur du bouddhisme, est arrivé au terme de la série et possède le calme absolu du *nirvana*.

Encore est-il que les bouddhas heureux et tranquilles ne le sont que pour mille ans. Ils recommencent ensuite le cycle des existences douloureuses.

Toutes les âmes qui approchent de la dignité de bouddhas sont des bouddhas futurs, des bouddhisattvas.

Or, selon la doctrine du bouddhisme tibétain, le dalaï-lama ou grand lama est un bouddha réincarné, c'est-à-dire une âme qui, après avoir joui, durant mille années, de la félicité du *nirvana*, a recommencé une série d'existences et vit sous les apparences de ce dalaï-lama. Les Tibétains ajoutent que l'âme incarnée dans le dalaï-lama est celle du savant illustre et bouddha auguste, *avalakitesvara*. Le *tachilama*, ou docteur-lieutenant du dalaï-lama, généralement plus ins-

truit que le dalaï-lama lui-même, est, aux yeux des fidèles tibétains, l'âme incarnée de *Pantché-rin-po-tché*.

Le dalaï-lama réside à Lhassa; le tachi-lama se tient à Digartha.

Au Tibet, il y a sept millions de bouddhistes, et un moine pour treize habitants, soit de cinq à six cent mille lamas ou futurs lamas. Les grades qu'ils ont à parcourir sont nombreux et variés. Au rang tout à fait inférieur, se trouve le *gényen* ou *apasaka*, serviteur. Un peu plus haut, nous voyons le *getsoul* ou *cramanera*, novice; puis, le *guelon* ou *cramana*, ascète.

Lorsque ces moines mineurs veulent atteindre à de plus hautes dignités, ils doivent étudier la philosophie, la théologie, la littérature, la médecine, l'astronomie, les sciences occultes.

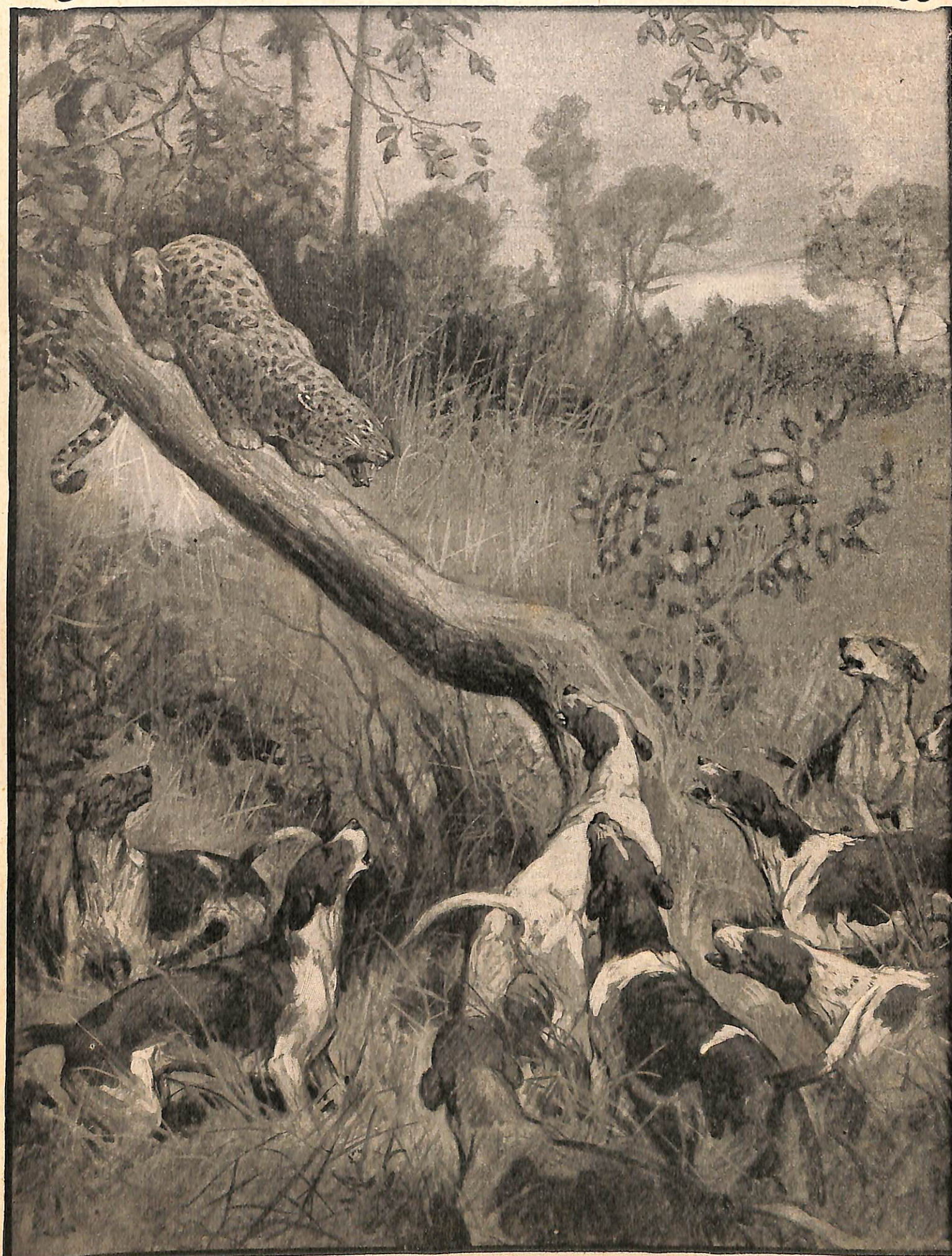
Alors, le moine qui les a heureusement affrontés devient *tcharjé*, maître de la loi, puis *ralzamba*, docteur universel, ou *lharamba*, docteur en théologie. C'est parmi ces hauts dignitaires que l'on choisit les supérieurs de monastères, ou *kampos*.

ANDRÉ CHARMELIN.



LES CANDIDATS BOUDDHAS

Novices au « getsoul » dans la cour d'un monastère tibétain. Au centre, un monument religieux où les moines qui rentrent de pèlerinage déposent les offrandes recueillies en chemin



MOYENS NOUVEAUX D'ATTAQUER LE LÉOPARD

Au lieu de se précipiter sur ses adversaires, le félin recule plutôt. La bravoure et le nombre des chiens le déconcertent et c'est en bondissant dans les arbres qu'il espère trouver le salut; mais, hélas! le chasseur veille, et c'est presque au vol qu'il le tire.

La Chasse aux grands félins

Moyens nouveaux
d'attaquer le léopard

DANS tous les pays où la chasse aux fauves est devenue un sport à la mode (Inde, Indo-Chine, Afrique orientale anglaise, etc.), le moyen le plus généralement employé pour rabattre le gros gibier consiste à lancer dans la jungle des indigènes expérimentés qui ont tôt fait de découvrir les pistes ou les repaires. Les chasseurs se lancent alors sur les traces du tigre, du buffle ou de la panthère, montés sur des éléphants, à cheval ou plus simplement à pied. C'est de cette façon classique que George V, empereur des Indes, a pu dernièrement tirer dans le Népal quelques tigres de belle taille.

Certes la chasse aux grands fauves entraîne à des frais auxquels ne sont pas accoutumés les paisibles disciples de Nemrod habitués à tirer dans nos campagnes la perdrix rouge et le lapin de garenne. Pourtant elle se généralise de plus en plus.

Les riches Américains, les Anglais de la haute société se rendent maintenant aux Indes durant l'hiver pour essayer leur adresse sur le tigre et le léopard communément appelé panthère là-bas dans les Montagnes Rocheuses, pour s'y mesurer avec le terrible grizzly, en Afrique orientale anglaise pour y faire des hécatombes de lions à l'instar du colonel Roosevelt.

De toutes ces chasses, la plus dangereuse est celle du séladang ou buffle sauvage. Notre collaborateur Paul-Louis Hervier, qui en éprouve en ce moment les émotions en Indo-Chine, vous en fera sans doute le récit quelque jour. Ce qu'il importe de noter aujourd'hui c'est qu'un nouveau moyen de rabattre le gibier vient de modifier complètement la chasse aux grands fauves.

Nouveau... Il ne semblera peut-être pas tel à ceux de nos lecteurs qui ont déjà battu les buissons, suivi les fossés derrière leur fidèle pointer ou leur épagneul au flair infailible, mais nos lecteurs sont trop familiarisés avec les récits de chasse aux fauves pour ignorer que Jules Gérard et consorts n'ont jamais employé le chien. Non seulement le chien a peur du lion, mais il tremble et se cache en entendant le rugissement lointain de celui-ci. Quand le fauve est tué il n'approche de sa dépouille qu'avec terreur, de même que les chevaux et les mules se cabrent.

C'est pourtant dans le chien qu'un millionnaire américain que les grandes chasses passionnent a cherché un auxiliaire nouveau. Après de longs et patients efforts, il réussit l'an dernier à entraîner une meute de foxhounds. Habitués déjà à dépister le chacal, à le cerner, à lui tenir tête, ces braves chiens s'accoutumèrent à chercher dans les halliers une vieille peau de lion, puis leur maître les emmena résolument dans la brousse. Plusieurs succès ne le découragèrent pas et il eut raison de persévérer, puisque sa meute enfin dressée lui permit de faire en automne dernier une saison de chasse comme on n'en avait jamais vu dans la région des grands lacs.

Cet exemple a été suivi. Il est reconnu maintenant que l'emploi des chiens rend infiniment plus intéressante la chasse aux fauves et dernièrement, aux Indes, le roi d'Angleterre admira beaucoup la meute d'un fonctionnaire du Gwalior dressée à rabattre le léopard.

Contrairement à ce qu'on pourrait supposer, le félin ne méprise pas ses adversaires. Au lieu de bondir sur eux, d'en éventrer deux ou trois

pour se frayer un passage et de fuir dans la jungle, il recule plutôt. Le nombre des chiens, leur bravoure extraordinaire et leur agilité le déconcertent. C'est en bondissant dans les arbres, en se perdant dans le feuillage qu'il cherche à fuir. Malheureusement pour lui, en s'élevant il ne fait que mieux s'offrir à la balle des chasseurs et c'est presque au vol qu'on le tire.

La taille du léopard aux Indes varie entre deux et trois mètres, queue comprise. Sa peau en fait un gibier fort recherché.

— CYRILLE VALDI.

Navrants souvenirs des errants du désert
Pages d'Explorateurs

LES explorateurs qui, depuis de nombreuses années, ont traversé les vastes territoires déserts, les immenses forêts encore inconnues de l'Australie, sont souvent tombés victimes de la science et soudain, un jour, d'autres hardis pionniers de la civilisation retrouvent, par hasard, leurs os blanchis dans ces terres désolées.

Leur aventure est presque toujours la même : ils sont morts de faim ou de soif, ayant perdu leur route au milieu de la muette solitude.

Pour obvier à cette difficulté, certains explorateurs ont employé un moyen efficace, non seulement de retrouver leur chemin, mais de permettre à d'autres, marchant sur leurs traces, de profiter des découvertes faites par eux.

A mesure qu'ils avancent dans les forêts, au moyen de tisons ardents, ils brûlent dans le tronc des arbres, dont ils ont au préalable enlevé l'écorce, leur nom, leurs initiales, la date de leur passage et la direction qu'ils ont prise.

De cette façon, les expéditions qui vont à leur recherche ou qui marchent simplement sur leurs brisées sont à même d'avoir des renseignements utiles de premier ordre.

Ces indications brûlées à même les arbres ne disparaissent jamais. Ce sont des marques indélébiles.

Il y a quelques années, en 1891, la mission Elder, dirigée par M. Lindsay, se mit à la recherche de l'expédition des explorateurs Gosse, Giles, Forrest et Mills, dont on était sans nouvelles depuis 1873. Après des efforts inouïs et de longs mois de patientes recherches, M. Lindsay finit par découvrir la route suivie par ses devanciers.

Les indications laissées brûlées par eux sur les troncs d'arbres contenaient leurs terribles souffrances, le manque d'eau principalement, dans des régions où il n'était pas tombé de pluie depuis trois années à l'époque où les quatre explorateurs se trouvaient en Australie.

Puis c'étaient les chameaux de la caravane qui avaient pris la fuite. Et finalement les malheureux, morts les uns après les autres, après d'effrayantes privations...

Toute cette histoire était inscrite là sur ces arbres, et la mission Lindsay pouvait la lire comme dans un livre aux pages grandes ouvertes...

Quelquefois aussi, ils découvraient, gravées sur les arbres, des initiales, une date bien éloignée, puis ce seul mot : « Prospector ».

Quelque chercheur d'or s'en était allé Dieu sait où, était passé par là, poussant son chemin à l'aventure...

Et, dans le silence de la forêt, un cri se faisait entendre, celui de l'oiseau-moqueur, donnant la note ironique...

— ALFRED DUCASSE.

LES GRANDES AVENTURES

Capitaine

Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par

Louis BOUSSENARD

Troisième Partie. — Vive la France !

CHAPITRE I (Suite.)

À l'époque où nous sommes arrivés, ordre avait été donné aux troupes françaises d'évacuer les provinces du Nord en se rapprochant de la ligne de défense constituée par San-Luis-de-Potosi, Zacatecas et Tampico, mais à peine avions-nous laissé les garnisons autrichiennes et belges à la défense de Matamoras, de Monterey, que les bandes de Juarez accouraient plus nombreuses et reconquerraient le pays.

L'audace des chefs du juarisme, Escobedo, Rivera, Negrete, Carbajal augmentait chaque jour.

Carbajal ! Mais n'avait-il pas été pris, livré aux Français ? Ne pas s'étonner !

Il avait feint la soumission, avait protesté de son ralliement à l'empire, de son dévouement à Maximilien qui, dans sa naïveté, heureux de voir venir à lui un des généraux les plus cotés du parti juariste, l'avait accueilli à bras ouverts, comblé d'honneurs et, finalement, chargé du commandement d'un corps de Mexicains soi-disant ralliés.

A la première occasion, Carbajal lui avait brûlé la politesse avec son régiment et depuis lors tenait la campagne.

L'auteur s'excuse de ces explications un peu longues : mais cette campagne du Mexique est un échiquier si difficile à déchiffrer qu'elles étaient indispensables.

Donc ce jour-là, sur la route de Monterey à Saltillo, des éclaireurs autrichiens avaient été envoyés pour préparer le passage d'un convoi de malades et de blessés qu'on évacuait sur Saltillo.

La légion autrichienne, appelée par Maximilien de son propre pays, se composait de vingt nationalités différentes, Hongrois, Valaques, Moldaves, Serbes, Croates, et naturellement non pas d'une élite sociale.

De belles promesses, l'espoir de butins rémunérateurs, la croyance en des victoires faciles et rapides avait attiré ces aventuriers, beaucoup plus que la fidélité à un archiduc dont ils se souciaient fort peu.

Les officiers avaient compté sur une belle gloire et des grades magnifiques.

Conclusion : des fatigues, des souffrances, en des luttes obscures, et comme toujours l'ingratitude des prometteurs.

La légion belge, recrutée sous ce prétexte que l'impératrice était fille du roi Léopold, ne valait guère mieux.

Quant à la légion mexicaine qui complétait le trio panaché de l'armée sur laquelle devait compter Maximilien, après le départ

des Français, seuls disciplinés, patients et fidèles, elle était à la merci d'un revirement d'opinion et toute disposée à abandonner la cause de l'envahisseur.

Monterey étant menacé d'une attaque générale des bandes juaristes, c'était affaire à la garnison française de la repousser et l'escorte qui devait accompagner le convoi de blessés à Saltillo avait été formée d'une compagnie autrichienne et d'une compagnie mexicaine, en tout deux cents hommes, avant et arrière-garde.

Le convoi se composait de charrettes traînées par des mules, de cacolets, de brancards portés par des péons et s'étendait sur une longueur de plus de deux cents mètres.

Les sœurs de la Divine Incarnation, dont le dévouement était admirable, avaient réclamé l'honneur d'accompagner le convoi et de prodiguer leurs soins, pendant la route, à tous ces misérables, émaciés, épuisés, à demi morts sous l'épouvantable chaleur qui les écrasait et avivait leurs souffrances.

Spectacle navrant : le convoi est forcé de se mouvoir lentement, ce qui exaspère singulièrement les escorteurs, hâtifs d'arriver à Saltillo, ville hospitalière et réputée pour ses *tiendas* et *pulquerias*.

Les Autrichiens qui tiennent la tête, sous la conduite d'un lieutenant, serré dans son uniforme blanc, la face tannée sous sa moustache roussâtre, sont à plus de cent mètres en avant de la tête du convoi dont ils semblent peu se préoccuper, impatientes d'atteindre le but.

La mère Orsola, Mexicaine de haute taille, au visage taillé dans le granit, vigoureuse autant que vaillante, digne de la responsabilité qu'elle a assumée, est assistée de six de ses sœurs qu'elle dirige militairement.

Et ces sept femmes, dans leur volonté d'être bonnes et secourables, s'efforcent, soit de ralentir la marche trop précipitée de l'avant-garde, soit de hâter celle des mules, des porteurs de cacolets, aussi des blessés qui peuvent encore se soutenir et qui se traînent lamentablement.

Ici, elle est appelée par un cri : c'est un malheureux amputé dont un faux pas de mule a réveillé la souffrance; là, une lamentation la fait tressaillir, comme un gémissement de bête blessée... de chaque voiture, de chaque cacolet des plaintes s'élèvent.

Elle envoie ici la sœur *Conception*, une grasse boulotte dont les pieds saignent et qui court tout de même; là, sœur *Dorita*, toute jeune, avec une figure d'enfant, presque un sourire de gamine.

« Là-bas, sœur *Mira* au troisième cacolet à gauche! Ah! toi, *Assomption*! tu n'entends donc pas... va donner à boire. »

Toutes se pressent, trottent à travers les rangs, se penchent sur ces malades dont la voix se perd en un râle; habiles, elles resserrent un pansement, soulèvent une tête qui semble celle d'un cadavre, disent de douces paroles à des oreilles qui les entendent à peine.

Celui-ci qui marche, se raidissant pour ne pas tomber, est étayé par le bras solide de la

supérieure, qui, par son pas rythmé, lui rend un peu de vigueur.

« Et quand je pense, grommelle la bonne sœur Orsola, que de ces beaux messieurs d'Autriche, il n'en est pas un qui ait offert de prendre en croupe un de ces éclopés! »

Une sœur accourt, une vieille, au visage parcheminé, aux mains sèches.

Elle est si essoufflée qu'elle peut à peine parler.

« Et qu'est-ce qu'il y a, sœur *Mariquita*?

— Il y a... mère... que le pauvre petit... vous savez bien, le blond... qui a l'air d'un petit Jésus!... »

— Eh bien?

— Il s'en va... il meurt!... Il a les yeux tout tournés... et il gémit comme ça qu'il ne veut pas être damné... »

— Damné! Ah non! le malheureux enfant! Il ne manquerait plus que ça!... J'y vais! »

Et, à grandes enjambées, elle remonte la colonne.

Celui-là, c'est un Espagnol... il a reçu un coup de sabre qui lui a labouré le crâne... dix-huit ans à peine!

Mère Orsola n'a jamais été mère. Mais elle a des maternités plein le cœur.

Elle arrête le cacolet et, courbée sur le moribond, elle lui parle, beaucoup, doucement. Sa voix, d'ordinaire un peu rauque, a des inflexions d'une suavité infinie.

Le pauvre gars a rouvert les yeux, la regarde... elle lui parle du paradis, des anges et il a un sourire d'espérance, de ravissement.

Elle a détaché de sa ceinture un crucifix d'argent, elle le lui montre, fait miroiter au soleil ses teintes de métal.

Puis elle l'appuie sur ses lèvres, le lui place entre les doigts, disant :

« Tu vois, je te le donne... tu le montreras à San Pedro... il te laissera entrer. »

Et le petit a un cri, comme de joie... retombe en arrière et meurt.

« Et voilà! dit mère Orsola en le baisant au front, *M^{me} Marie*, la Vierge, fera le reste. »

Elle saisit la mule par le licou et la tire en avant : il s'agit de rattraper les quelques minutes qu'elle a perdues.

La bête surprise trotte, secouant le pauvre corps.

Mère Orsola a rattrapé le convoi, elle confie le corps à sœur *Garcia* et revient prendre sa place en tête.

Elle marche, marmonnant une prière, tandis que le triste cortège s'allonge sur la route interminable.

Que sont devenus les Autrichiens de l'avant-garde, les Mexicains de l'arrière-garde?

Ils ont disparu, les uns en avant, les autres en arrière, sans plus se soucier de ceux qu'ils avaient mission de protéger.

Mère Orsola fronce le sourcil.

Non pas qu'elle ait peur, c'est un sentiment qu'elle ignore, tant elle a déjà traversé de passes difficiles, mais une angoisse indicible lui serre le cœur.

Tout à coup, des détonations éclatent, une fusillade nourrie, crépitante.

Elle se retourne, croyant à cette mons-

truosité que serait l'attaque, par les guerilleros, d'un convoi de blessés.

Mais non! C'est en tête que l'affaire a lieu.

Et voici qu'elle voit la troupe autrichienne se replier en désordre.

Les hommes, somnolents, qui ne savent ou ne veulent même pas s'éclairer, viennent de tomber dans une embuscade de Juaristes.

CHAPITRE II

Panique de Kaiserlicks. — Atras, hombres! — A l'aide! — Vif-Argent est là! — La voie est-elle libre? — Ruse de guerre. — Frange de pendus. — Catastrophe! — La découverte de Siori. — Messieurs les Autrichiens, passez les premiers! — Dix contre un. — Bataille!

L'attaque a été si vive, si brutale, que les Autrichiens n'ont pas eu le temps de se mettre en défense.

De chaque côté de la route, des hautes futaies d'une forêt qui fait un rideau épais et presque impénétrable aux regards, des coups de feu sont partis, bien dirigés, frappant à coup sûr.

L'officier est tombé le premier à bas de son cheval et gît, une balle dans la tête, sur le dos, les bras en croix.

Dix cavaliers, ainsi, ont été désarçonnés.

Les autres, affolés, tirent au hasard sur les masses sombres à travers lesquelles ils ne distinguent même pas une silhouette humaine.

Encore la fusillade continue, comme ininterrompue.

Et voici que, saisis d'une panique, hélas! trop explicable, la troupe des Kaiserlicks tourne bride, et, pour échapper à ce danger contre lequel la lutte est impossible, se lance à bride abattue dans la direction du convoi.

Mère Orsola a deviné le péril, plus grand encore peut-être que tous ceux auxquels elle a échappé.

Car cette trombe de cinquante cavaliers, exaspérés, fous, va se ruer sur une misérable bande de blessés et d'impotents.

Rapidement elle a rallié ses religieuses et, devant les sept femmes que la supérieure domine de sa haute taille, se tient debout, levant de toute la hauteur de son bras la croix d'argent de son rosaire.

De sa voix, qui a pris tout à coup une sonorité de clairon, elle crie :

« Atras, hombres! (Arrière, hommes!) Respect aux blessés! »

Il y a une seconde d'hésitation; mais maintenant les guerilleros ont dévalé le chemin, nombreux, sûrs de la victoire, et ils chargent les Autrichiens.

Leur seule chance de salut, c'est de passer à travers le lugubre cortège.

La mère Orsola s'efforce de les repousser; elle saisit les brides des chevaux, elle crie, elle implore.

Mais la poussée est trop forte, elle trébuche, elle tombe, les sœurs qui l'ont imitée sont renversées, piétinées; ces cavaliers ne sont plus maîtres de leur raison, de leur volonté.

La peur les transforme en bêtes inconscientes.

Ils ont dégainé et s'ouvrent un passage à coups de sabre.

Encore la mère Orsola s'est relevée et, entraînant ses religieuses, elle s'accroche aux crinières des chevaux, mais on lui martèle les mains à coups de pommeau... l'un d'eux la frappe en plein front de la crosse de son pistolet.

Elle ne lâche pas prise.

A peine si vingt mètres encore séparent la cohorte affolée des premiers rangs des cacolets. Les charrettes se sont arrêtées, les conducteurs, épouvantés, se sont jetés dessous, à plat ventre.

On entend les hurlements terrifiés des blessés. Ceux qui sont encore un peu valides s'efforcent de gravir les bas-côtés de la route pour atteindre la forêt.

Mais tous ces efforts sont vains.

La catastrophe est imminente, inévitable.

Quand tout à coup, bondissant de la forêt comme des êtres fantastiques, des hommes se précipitent entre les chevaux et les premières voitures de blessés.

Ruée instantanée et stupéfiante.

Combien sont-ils? Vingt peut-être, portant la veste rouge des Colorados, le couteau aux dents, la carabine au poing.

Et ils lancent comme un cri de guerre, le nom de leur chef :

« Vif-Argent! Vif-Argent! »

Ah! il est connu, ce nom! il a retenti aux quatre coins du Mexique, la bande des Azogüeyos a fait largement, héroïquement son devoir.

Depuis le jour où Vif-Argent a détruit la bande de Carbajal, triomphe qui marque pour lui l'heure la plus douloureuse de sa vie, il s'est jeté dans la lutte à corps perdu : la férocité de Bartolomeo Perez lui lançant au visage ces mots terribles : « Ta sœur, je l'ai tuée ! » l'a rendu fou de colère contre ces bandits qui, sous le couvert du patriotisme, sont de véritables assassins.

Et il a traqué les guerilleros, il les a suivis à la piste avec la tenacité d'un Indien des prairies, et il les a décimés, passant lui-même à travers le feu, les balles, les trahisons comme un personnage de légende, invincible et invulnérable.

Il semble en vérité que ses compagnons participent de ses immunités, car ils sont toujours là, autour de lui, attentifs à ses ordres, prêts à se dévouer.

Mistoufle, le bon gamin de Paris que le soleil a tanné, qui a reçu dix blessures dont

tout autre serait mort et qu'il a qualifiées joyeusement d'égratignures.

Bec-Salé, dont un biscaïen a emporté deux autres doigts, mais à qui reste une main tout entière pour serrer son clairon et le porter à ses lèvres.

La Bombe, devenu le dogue fidèle qui n'a de crocs que pour défendre son maître.

Et Lenflé, qui serait parfait, s'il n'avait la manie de vouloir comprendre pourquoi les Français sont venus au Mexique; Chabracque; Marius le Marseillais, qui a trouvé

là, comme des rôdeurs du Bien. D'un coup d'œil, Vif-Argent avait jugé la situation, il avait vu l'héroïsme de mère Orsola, l'admirable dévouement de ces femmes qui défendaient les malades et les blessés.

Deux mots à ses hommes, et des taillis de la forêt, où ils guettaient les guerilleros, il avait bondi sur la route.

Ils étaient vingt-cinq et les Autrichiens, affolés, plus de quarante.

En une seconde, ils se sont rués devant de ces forcenés, à coups de poing, de pied, de crosse, ils les arrêtent, les forcent à se défendre.

Vif-Argent a saisi un colosse dans ses bras, l'a arraché de son cheval et, se servant de son corps comme d'un bouclier, il fonce sur les autres.

Chacun des Colorados s'est mis à la besogne; deux hommes à mater pour un seul, qu'est-ce que cela? Ils en ont vu bien d'autres... en un instant la bande des Kaiserlicks est abattue, domptée, et il n'y a pas de sang versé.

Pas un des cacolets n'a été touché, pas une des charrettes n'a été atteinte.

« Vif-Argent! Vif-Argent! » le cri court dans les rangs de ces malheureux qui trouvent encore la force de le répéter.

Mère Orsola court à travers les rangs, les rassure, les encourage.

Cette diversion imprévue a eu un autre effet, curieux.

Les Autrichiens, et les Croates et les Hongrois ne sont pas des lâches, loin de là. Ils connaissent bien les Azogüeyos, et Vif-Argent!... C'est donc du renfort qui leur arrive, un peu brutalement, c'est vrai!

Chose singulière, les guerilleros dont la fusillade a causé cette panique semblent poursuivre ceux qu'ils ont

n'avoir pas assaillis.

Et devant le convoi, maintenant la voie semble libre.

Vif-Argent écoute les explications des Autrichiens : c'est à cent cinquante mètres en avant qu'ils ont été attaqués, fusillés à bout portant. A peine s'ils ont vu les canons des fusils luire à travers les broussailles. Les décharges se sont répétées sans que les tireurs parussent.

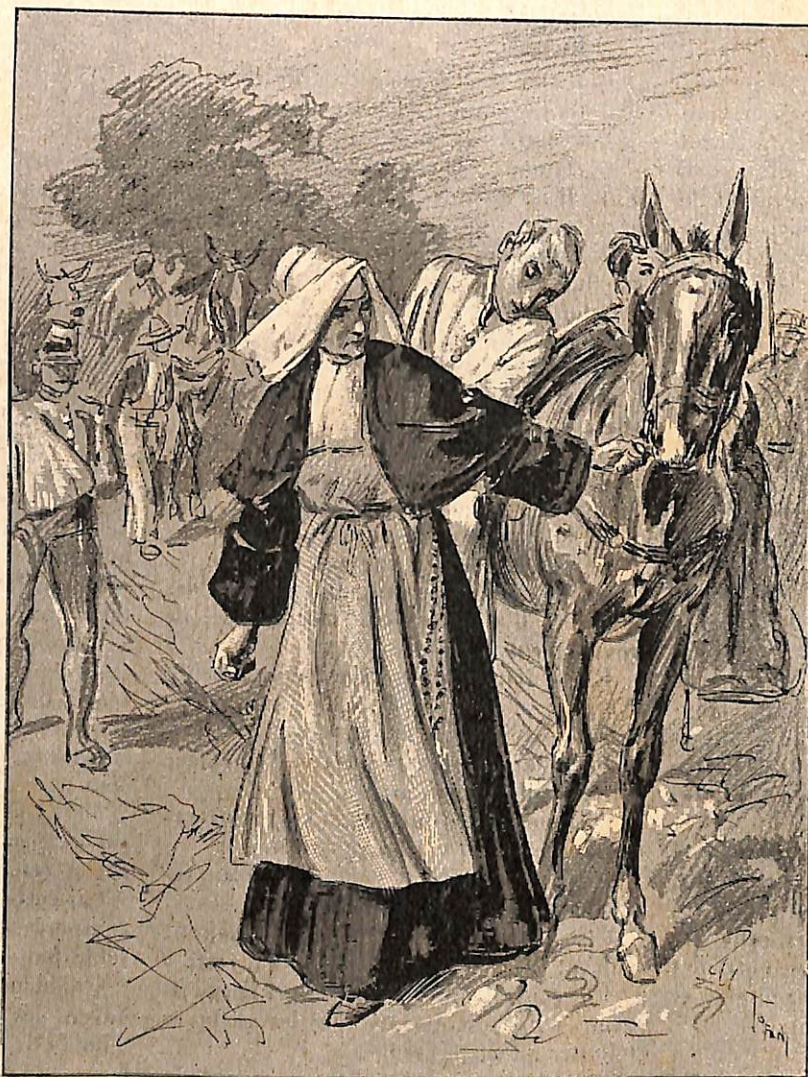
Donc, rien ne prouve que cette attaque soit achevée.

Un seul grand danger a été évité, l'écrasement du convoi par les fuyards.

Mais il est bon de se tenir sur ses gardes.

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.



CAPITAINE VIF-ARGENT

Mère Orsola saisit la mule par le licou et la tire en avant. (P. 333, col. 2.)

moyen de fabriquer de la bouillabaisse sous les tropiques; Zephy, le Grec, un peu trop enclin à risquer son argent dans des parties de monte où le couteau sert souvent d'atout, et enfin Sidi-Ben-Tayeb, le nègre, que le soleil a encore noirci, en blanchissant ses dents.

Tous, ardents, décidés à toute besogne, ayant foi en Vif-Argent qu'ils suivraient au diable, avec certitude d'attraper messire Satan par la queue.

Comment ces hommes ont-ils surgi là, tout à coup, juste à temps pour s'opposer à un désastre?

Le savent-ils?... Suivant toujours Vif-Argent, qu'un instinct infailible guide vers le danger, vers l'acte de justice à accomplir, vers la défense des faibles, ils passaient par

Sur Terre & sur Mer

7 Avril 1912

— LE MOIS GÉOGRAPHIQUE —

La République chinoise; abdication de l'empereur. — L'organisation du protectorat du Maroc. — Occupation d'Oualata, dans le Sahara. — La délimitation de l'Afrique Equatoriale.

La Révolution a définitivement triomphé en Chine et, de la monarchie absolue, ce pays est brusquement passé à la forme républicaine.

Le tout-puissant premier ministre Youan Chi Kaï, après avoir vainement tenté de négocier avec les républicains en décembre 1911, avait voulu essayer de reprendre les hostilités. Mais la Cour n'était pas disposée à fournir de nouveaux subsides et elle aima mieux se ranger à la proposition que lui fit alors Youan Chi Kaï de convoquer une assemblée chargée d'examiner laquelle des deux formes, monarchique ou républicaine, convenait le mieux au pays. Un édit fut promulgué en ce sens le 28 décembre 1911; il équivalait à un acte d'abdication éventuelle. « Le Ciel voit par les yeux et entend par les oreilles du peuple », y était-il dit.

A ce moment, Sun Yat Sen venait de débarquer à Changhaï; il fut accueilli avec le plus grand enthousiasme. Le 29 décembre, il fut élu président provisoire de la République chinoise par les délégués des seize provinces ou plus exactement par les délégués de comités révolutionnaires de ces provinces, réunis à Nankin.

Mais Youan Chi Kaï avait fait de telles ouvertures aux républicains que l'on ne pouvait plus douter de ses dispositions. Dès lors que la cour ne se sentait plus en mesure de résister à la Révolution, la paix devait se conclure aux dépens de la souveraineté de la dynastie. Le seul dénouement de la crise lui parut être l'abdication de l'empereur. L'événement ne tarda pas à se produire.

Par trois édits promulgués le 12 février, le trône déclara accepter la République dans les conditions déterminées entre Youan Chi Kaï et les révolutionnaires.

« Il est clair maintenant, porte le premier édit, que la majorité de la nation désire l'établissement d'une république, et dans les préférences manifestées par le peuple il faut reconnaître la volonté de Dieu. Comment pourrions-nous combattre le désir de millions d'âmes pour assurer la gloire d'une seule famille? »

Ce langage ne manquait pas d'une certaine grandeur, et il est probable qu'un pareil passage de la monarchie à la république est sans exemple dans l'histoire des peuples.

Mais les révolutionnaires n'avaient pu faire entièrement table rase du passé. Aussi l'empereur, tout en renonçant à sa souveraineté, déclara-t-il dans son second édit qu'il gardait ses fonctions religieuses. Le jeune empereur Pou-Yi, conservant son prestige religieux, continuera à offrir les sacrifices traditionnels dans les temples des empereurs et des ancêtres, et dans les mausolées.

La transformation inévitable du régime de la Chine avait été réalisée sans de nouvelles secousses, par Youan Chi Kaï, grâce à d'habiles négociations. Chargé par l'édit impérial de devenir l'organisateur de la République, il commença par rétablir l'ordre.



LE PRINCE TCHOUEN

TENANT SUR SES GENOUX SON PLUS JEUNE FILS. A SA DROITE, L'EMPEREUR POU-YI.

L'Assemblée nationale chinoise se réunit le 14 février. Sun Yat Sen avait promis de se retirer devant Youan Chi Kaï si l'accord se faisait sur le nom de ce dernier. C'est ce qui eut lieu. Le 15 février, Youan Chi Kaï fut élu, à l'unanimité, président provisoire de la République chinoise, c'est-à-dire jusqu'au vote d'une constitution. Aucun président n'avait, depuis Washington, réuni pour son élection l'unanimité des suffrages. Sun Yat Sen et les membres du cabinet républicain remirent leur démission à l'Assemblée nationale.

Le jeune empereur Pou-Yi, ou Siuan Tong de son nom officiel, qui a dû, cédant à la volonté populaire, abandonner le pouvoir souverain, aura été le dernier de la dynastie mandchoue qui avait atteint la 268^e année de son règne, bien que détestée par les Chinois d'origine. La lutte entre les deux races avait contribué d'ailleurs à précipiter sa chute.

Né le 11 février 1906, l'empereur Pou-Yi est le fils du prince Tchouen, frère cadet de l'empereur Kouang-Siu qui mourut le 14 novembre 1908; il lui succéda alors et son père fut nommé régent. Notre gravure montre ce dernier tenant sur ses genoux son plus jeune fils; l'enfant qui est à droite est l'empereur.

M. Regnault, ministre de France à Tanger, a laissé Paris le 1^{er} mars, pour se rendre à Fez, dans le but d'aller établir, d'accord avec le sultan Moulaï-Hafid, notre protectorat sur le Maroc. C'est la suite nécessaire de la convention du 4 novembre 1911 entre la France et l'Allemagne.

Notre ministre a dû attendre à Tanger que l'état de la route, défoncée par les pluies, soit redevenu normal et s'est mis en route pour Fez au milieu de mars.

Le colonel Roulet vient d'entrer sans coup férir, le 27 janvier, dans Oualata, ville située au Nord-Ouest de Tombouctou, dans la région du Sahel, dans la direction de la Mauritanie, qui était devenue un centre de pillage. Il y a été bien accueilli non seulement par les tribus sédentaires, mais même par les nomades parmi lesquels se recrutent les pillards.

Depuis que nous sommes établis à Tombouctou, Oualata était le refuge des fanatiques et tendait à reprendre un rôle religieux qu'elle avait eu jadis. Autant ou plus que Tombouctou, cette ville avait mérité d'être surnommée la Mystérieuse. Elle avait été en effet au x^e siècle un grand centre musulman d'où l'Islam avait rayonné sur toute l'Afrique occidentale. Au xii^e, elle avait été la capitale de l'ancien royaume de Gana. C'était l'une des villes où s'était développée la culture arabe, et une résidence recherchée des Musulmans pieux et lettrés.

Mais Oualata fut éclipsée par Tombouctou au xiv^e siècle et englobée dans l'empire marocain aux xvi^e et xvii^e siècles. C'était de là que les Maures pillards, recevant des armes par la côte ou par le Maroc, s'élançaient vers Tombouctou ou le Sénégal. Oualata passait pour inviolable. Son occupation par le colonel Roulet a produit d'autant plus d'impression qu'elle coïncidait avec les brillantes opérations du lieutenant-colonel Patey en Mauritanie.

Une mission française a été désignée pour délimiter, de concert avec une mission allemande, la frontière nouvelle de l'Afrique Equatoriale telle qu'elle a été établie par la convention franco-allemande du 4 novembre 1911. Le chef de cette mission sera le capitaine Périquet qui a étudié, comme on sait, le tracé d'un chemin de fer du Gabon septentrional; il sera accompagné du capitaine Crépét qui était déjà son collaborateur pour cette étude.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Ge Du Sud au Nord

NEW-YORK A MAINTENANT SES POLICEWOMEN

Il n'y a qu'à New-York qu'on pourrait rencontrer actuellement des "policewomen" assermentées, des agentes dotées d'insignes officiels.

Il n'en existe encore que trois; inutile de vous donner leurs noms. Mais nous pouvons préciser que deux sont âgées d'une quarantaine d'années et appartiennent à un club politique féminin, tandis que la troisième, qui n'a pas trente ans, a été longtemps attachée à un grand journal quotidien comme reporter.

Les trois débutantes ont prêté serment en présence du shériff de New-York, qui leur a remis solennellement leurs "badges", plaques métalliques que les agents portent attachées à leur lunette et qui leur sert à prouver au besoin leur identité.

Et ce n'est là qu'un début, car le shériff s'occupe de constituer un corps de mille "policewomen" qui, les jours d'émeutes, seront armées de bâtons et de revolvers. Ces dames seront spécialement chargées de surveiller les salles de bal, les usines où l'on emploie des enfants, et les cafés et tavernes soupçonnés de vendre des boissons alcooliques aux personnes mineures.

Elles auront aussi à escorter les criminels conduits en prison, et, le cas échéant, elles devront faire office d'exécuteur public!

Malgré cette dernière clause, c'est par milliers que les femmes de New-York posent leur candidature à l'emploi "d'agente"!

POURSUIVI PAR UNE AUTRUCHE

Quand l'épais grillage d'un enclos de ménagerie vous sépare d'une autruche, vous ne pouvez vous empêcher de remarquer la beauté de ses yeux limpides. Et vous hausseriez alors les épaules si quelqu'un vous racontait qu'il a failli, au cours de ses voyages, être déchiré par une autruche en fureur!

Et, cependant, ce n'est pas là une... tartarinade!

La presse de l'Afrique australe a signalé, dans les derniers jours de février, le cas d'une autruche... enragée! Deux officiers de la garnison de Ladysmith se promenaient aux environs de cette ville, quand un de ces gigantesques oiseaux, un mâle, fit irruption d'un bois et se précipita sur eux.

Un indigène leur cria de se jeter à terre sur le ventre, et c'est à cette tactique qu'ils durent leur salut, car l'oiseau se contenta de danser sauvagement sur leurs corps, et disparut sans leur avoir fait de mal.

Deux jours plus tard, le même oiseau assaillait un ingénieur allemand et lui brisait la jambe d'un coup de patte. Et, le lendemain de cet attentat, il s'attaquait à un touriste, sir Joseph Walton, membre du Parlement, qui ne lui échappait qu'en grimpant sur un mur. Humiliante aventure pour un législateur!

MALHEUREUX SPÉCULATEURS!

Nous avons dit que le siège du gouvernement des Indes était transféré de Calcutta à Delhi, l'antique capitale des Grands Mogols. Cette nouvelle, lancée à l'improviste de la propre bouche du roi-empereur, le jour du Durbar, eut le don de révolutionner le monde des spéculateurs en terrains, qui se précipitèrent aussitôt sur Delhi dans l'espoir d'y faire une rapide fortune.

Une firme allemande acheta pour trois millions de

francs plusieurs champs et jardins où, d'après les confidences des experts, devait s'élever bientôt la nouvelle ville officielle. Un syndicat américain dépensa dans le même but deux millions.

Mais voici qu'on s'aperçoit que le terrain choisi est exposé à de fréquentes inondations! Impossible d'y édifier des édifices publics! Il va falloir constituer une commission d'experts et d'ingénieurs pour chercher un emplacement plus satisfaisant dans les environs de Delhi.

Désagréable surprise pour les spéculateurs, qui devront revendre leurs terrains à vil prix!

LE SPORT A SES BONS COTÉS!

Nous avons déjà mentionné les succès étourdissants du jeune champion de billard, Georges Gray, que l'Australie est fière de compter parmi ses fils.

Il n'a que quinze ans, et sa fortune se monte déjà à plusieurs centaines de mille francs! Ce renseignement ne saurait nous surprendre après les curieuses révélations faites au cours d'un procès qui vient de se dérouler à Londres.

M. John Roberts, le champion-vétéran, avait assigné son jeune rival pour rupture de contrat, car les deux joueurs devaient parcourir ensemble le monde et donner des exhibitions.

La durée de la tournée devait être de 18 mois, et elle devait rapporter, tous frais payés, 300,000 francs.

Dans son interrogatoire, M. Roberts a cité des chiffres intéressants. Pendant ses tournées en Australie, en Nouvelle-Zélande, aux Indes, en Amérique, il a gagné en moyenne 5,000 francs par semaine. En une seule après-midi, à Calcutta, il ramassa 6,000 francs! En l'espace de deux semaines, durant lesquelles il s'était mesuré avec trois champions, son gain s'éleva à plus de 60,000 francs!

Morale: si vos enfants n'ont pas en eux l'étoffe d'un grand ténor, faites-leur apprendre le billard!

UN CHIEN QUI FAIT UN VILAIN MÉTIER!

Plutôt que de payer la taxe des chiens, les habitants de plusieurs districts de l'Irlande avaient pris l'habitude d'expulser leurs chiens à l'époque où le collecteur d'impôts réclamait la taxe. Les braves bêtes, comme si elles comprenaient qu'elles rendaient service à leurs maîtres, erraient pendant huit ou dix jours dans les champs et ne réintégraient leurs pénates que lorsque tout danger avait disparu.

Mais le subterfuge a cessé d'être efficace avec l'avènement de "Jerry", un terrier de race qui a appris à rabattre les chiens fugitifs pour les conduire au plus proche poste de police.

Voici comment s'y prend l'étonnant détective. Tous les matins, il part en tournée dans les bois, et, dès qu'il y rencontre un chien, il lie connaissance en gambadant autour de lui.

Séduit par des manières aussi engageantes, le fugitif accepte de jouer avec "Jerry" qui, insensiblement, le conduit vers un carrefour où il sait rencontrer son maître. Un coup de lasso, et la bête est prise.

Si le terrier ne trouve pas son maître au rendez-vous, il redouble d'amabilité envers son malheureux compagnon, et l'entraîne jusqu'au poste de police, première étape vers la fourrière et vers l'exécution!

A LA MINUTE!

Un statisticien a employé ses loisirs à calculer que l'Angleterre dépense « par minute » 8,200 francs pour gouverner le pays, 2,000 francs pour entretenir sa marine, et 1,300 francs pour entretenir son armée.

Chaque minute, il se célèbre en Angleterre un mariage, et, chaque minute, il y naît deux enfants.

Enfin, dans le même espace de temps, Londres consomme 520,000 litres d'eau, et 2,600 voyageurs prennent passage sur un train.

Mais on ne nous dit pas combien d'hectolitres de bière et de whiskey nos voisins ingurgitent par minute!

AU POLE NORD EN AUTO

Un inventeur croit avoir trouvé le moyen de se rendre aussi facilement au pôle Nord que s'il s'agissait d'un voyage en autobus entre la gare Saint-Lazare et la place Saint-Michel!

La machine qu'il a imaginée est une puissante automobile dont les roues n'ont pas d'enveloppes pneumatiques. Elles reposent sur des espèces de palins qui sont comme les chaînons de deux chaînes sans fin. En d'autres termes, le véhicule avance sur deux rails qu'il allonge devant lui à mesure qu'il avance, et qu'il retire au fur et à mesure. Ces palins sont munis de clous ou pointes qui prennent prise sur la glace.

Quand une crevasse barrera la route à l'explorateur, il n'aura qu'à actionner un levier pour développer un pont pliant en barres d'acier étiré sur lequel la lourde voiture passera aisément. Et point besoin de s'exposer au froid pour lancer le pont sur l'abîme! C'est de l'intérieur de l'automobile que l'intrépide chauffeur actionnera les leviers.

L'attrait du pôle Nord n'a pas diminué avec la performance glorieuse de Robert Peary!

NAVIRE FANTOME

Bien lamentable, la situation de l'équipage du trois-mâts « Success », qui, parti depuis trois mois d'un port brésilien, erre dans la mer des Antilles sans pouvoir jeter l'ancre nulle part!

Il se trouvait à la hauteur de la Guyane française quand une maladie mystérieuse éclata à son bord. Quatre matelots mouraient en moins de quarante-huit heures sans qu'il fût possible d'identifier le mal.

Était-ce la lèpre? La petite vérole? La fièvre jaune? Personne ne pourrait le dire. Et le capitaine mit le cap sur Saint-Christophe, l'une des Petites Antilles.

Les autorités, apprenant ce qui s'était passé, intimèrent au voilier l'ordre de passer au large, mais lui faisaient parvenir de l'eau douce et des provisions.

Successivement, le « Success » se voyait repousser de Jacmel (Haïti), de Santo-Domingo, de Humaco (Porto-Rico) et de San-Juan (même île).

Partout, on consentait bien à lui donner des vivres, mais à condition qu'il ne pénétrât pas dans le port!

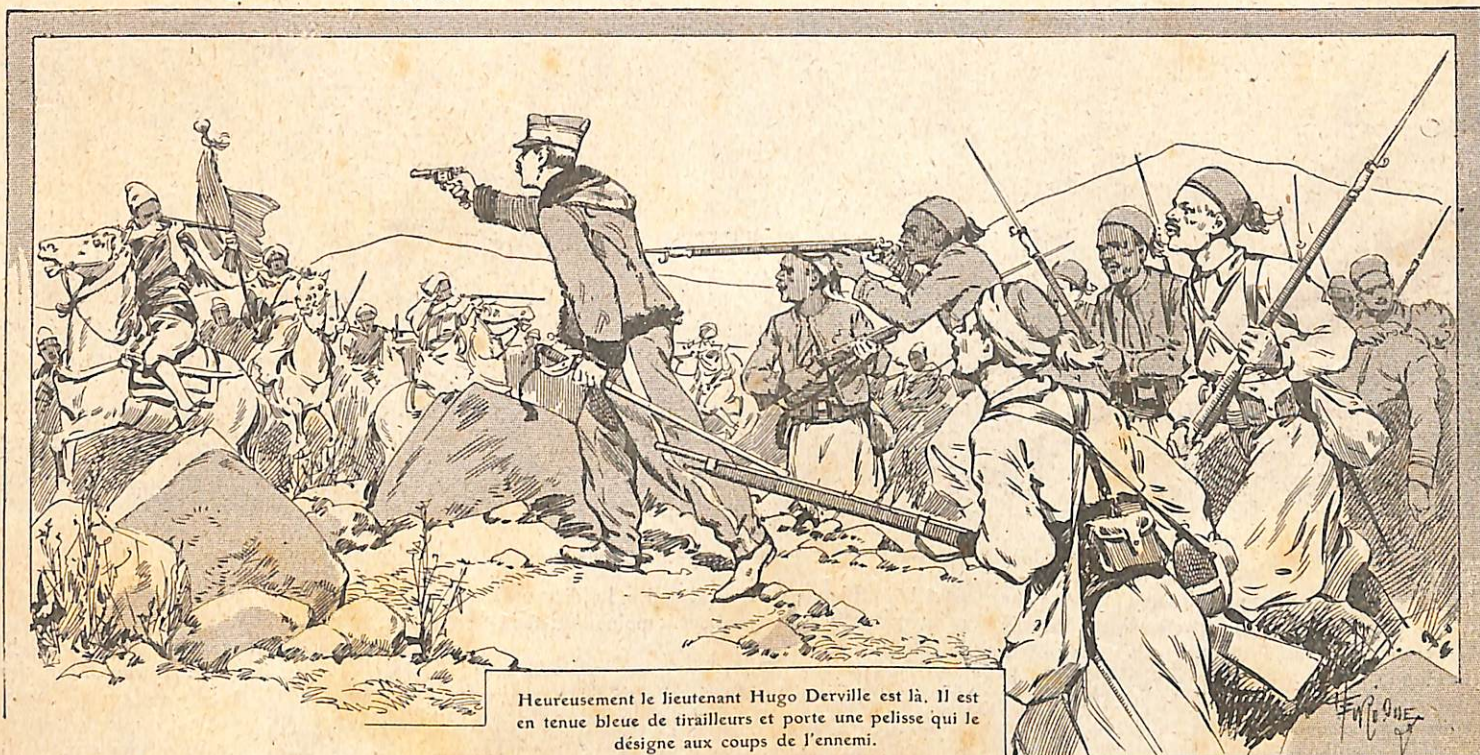
Aux dernières nouvelles, on apprenait que le malheureux navire se dirigeait vers Philadelphie, et que le gouvernement américain expédiait à son secours un remorqueur chargé de le conduire jusqu'à l'embouchure du Delaware.

Souhaitons que les médecins américains triomphent de cette mystérieuse épidémie.

Jacques d'IZIER.

NOS TROUPES COLONIALES

*Autour de Fez.
Les Tirailleurs sénégalais.
Au cœur du désert.*



Heureusement le lieutenant Hugo Derville est là. Il est en tenue bleue de tirailleurs et porte une pelisse qui le désigne aux coups de l'ennemi.

✧ Autour de Fez ✧

Pendant que nous nous préoccupons d'organiser assez lentement le protectorat marocain, nos troupes là-bas continuent à monter une garde active contre les fauteurs de troubles et cette surveillance ne va pas sans des alertes graves.

L'une des plus sérieuses s'est produite au début de janvier à Fefrou, près de Fez. Un bordj, auquel on a donné le nom de Fort-Prioux en souvenir d'un officier tué, a été construit sur l'une des hauteurs qui dominent cette ville, et soudain on signala l'offensive de groupes nombreux de cavaliers berbères qui avaient déjà razzié des troupeaux de moutons chez des tribus soumises.

Le sergent Mazucca, qui se trouvait au fort Prioux, rassemble autour de lui 80 hommes et, sans hésiter, se porte sur une crête à l'Ouest du fort pour arrêter l'élan de l'ennemi. Un feu violent l'y accueille. Mazucca se reporte à 100 mètres plus loin, sur une autre crête, à laquelle il s'accroche désespérément, afin de donner à la garnison du fort le temps de prendre les armes et d'accourir. En effet, un autre sous-officier, l'adjudant Barbot, a vu le danger et accourt avec une centaine d'hommes. Le maréchal des logis d'artillerie Lacassagne sort un canon de 80 et bat de son feu le lit d'un oued par lequel s'avance l'ennemi.

Le capitaine d'Ivry est accouru avec tout ce qu'il a pu trouver de renforts disponibles. Il prend le commandement et ordonne la marche en avant à la baïonnette. Mais à cet instant Mazucca tombe, frappé d'une balle qui lui traverse la cuisse. Près de lui, le capitaine est à son tour blessé au cou. Heureusement le lieutenant Hugo Derville est là. Il est en tenue bleue de tirailleurs et porte une pelisse qui le désigne aux coups de l'ennemi. Le capitaine lui fait signe d'enlever sa pelisse. Mais le lieutenant s'est déjà porté en avant. Il abat d'un coup de revolver le Marocain le plus rapproché de lui et il électrise ses hommes qui foncent à la baïonnette, malgré que le feu des assaillants redouble. Le sergent-major Bresson, à l'autre aile,

détermine le même mouvement et l'ennemi recule, démoralisé, laissant de nombreux morts sur le terrain. Les goumiers à cheval du lieutenant Cuny achèvent la déroute.

Elle eût pu être de notre côté sans l'initiative des officiers et aussi de ces braves sous-officiers, Mazucca, Barbot, Bresson, Lacassagne, qui, à la première alerte, sont debout, face à l'ennemi, et conduisent leurs sections avec la même tranquille décision que le ferait un chef. Ces petits combats coloniaux sont ainsi pleins de beaux traits, trop souvent obscurs, et qui montrent les fortes qualités du bon soldat de France.

Au début de mars nous avons eu là un nouveau combat, à Tafoudeit, et cette fois nous avons eu un lieutenant, un adjudant et quatre hommes tués. Il est temps, on le voit, de rétablir l'ordre au Maroc.

✧ Les tirailleurs sénégalais ✧

Enfin voici l'armée noire vraiment constituée !

La vigoureuse campagne à laquelle le *Journal des Voyages* a été heureux de s'associer a abouti. M. Millerand, ministre de la Guerre, et M. Lebrun, ministre des Colonies, ont signé le 7 février un décret qui régit le recrutement des troupes noires.

Désormais, ce n'est plus seulement par engagement et rengagement que seront recrutés nos tirailleurs. Ils le seront aussi par voie d'appel, comme en Indo-Chine et à Madagascar. Les engagés seront acceptés pour quatre années, les appelés feront six ans. Au bout de quinze ans de services, ils auront droit à une retraite.

De la sorte notre armée noire sera portée de 24,000 à 30,000 hommes. On constituera en Afrique occidentale un « réservoir » de tirailleurs qui seront envoyés partout où il faudra agir.

Au lieu d'écarter les bataillons en service à Dakar, Saint-Louis ou Kati, on aura toujours sous la main des bataillons prêts à marcher et on ne sera plus obligé d'envoyer au Maroc ou au Tchad des recrues sans entraînement.

Il faut faire honneur de cette grosse réforme

à M. Ponty, le gouverneur général de l'Afrique occidentale, et au colonel Charles Mangin. Ce vaillant officier va, d'ailleurs, pouvoir montrer l'excellence de la propagande qu'il a faite avec une si belle ardeur. En effet, on a décidé de remplacer au Maroc les bataillons d'infanterie coloniale par des tirailleurs noirs et c'est lui qui ira les recruter au Soudan et les commander au Maroc. Ne laissons d'ailleurs pas les marabouts revenir du Maroc sans dire une fois encore qu'ils ont fait honneur à leur glorieux drapeau lors de la marche de la colonne de Fez. Leur nom restera attaché à l'histoire de notre établissement au Maroc.

Un point que nous apprécions tout particulièrement dans le décret, c'est qu'il va augmenter le nombre des anciens tirailleurs pensionnés dans toute l'Afrique occidentale. Ils y seront les meilleurs agents de la politique française. « Moi y en a vieux tirailleur ! » Il suffit d'avoir entendu prononcer ces paroles au Soudan par quelques vieux braves des colonnes Archinard, Humbert ou Gouraud pour comprendre la très bonne propagande qu'ils font en faveur de nos idées.

✧ Au cœur du désert ✧

Oualata est occupée. Cette oasis située au Nord-Ouest de Tombouctou, en plein Sahara, était l'un des derniers points où les coupeurs de route du désert se réunissaient et se réfugiaient.

Le colonel Roulet, qui commande à Tombouctou, a dirigé de ce côté une reconnaissance qui a été très heureuse. Il l'avait minutieusement préparée par une politique habile et c'est sans coup férir qu'il a fait flotter le drapeau sur ce village lointain.

Ainsi s'achève l'œuvre de pacification commencée en 1894 par l'occupation de Tombouctou. Les populations sédentaires savent aujourd'hui qu'elles peuvent en paix développer leurs troupeaux et cultiver leurs champs. La richesse de la vallée du Niger est née grâce à nos armes.

AUGUSTE TERRIER.

Sports Bizarres



Courses de Fantaisie



Une course de brouettes entre sexagénaires.

Il suffit d'avoir un peu d'imagination pour inventer de nouveaux sports. Reste à savoir quel accueil leur fera le public et s'ils auront la vie longue.

Voici, par exemple, une course à la brouette. Ne me demandez pas de vous en nommer l'inventeur : vous me mettriez dans le plus pénible embarras. Je préfère m'enfuir... par la tangente, en avançant qu'il dut être inventé simultanément dans plusieurs pays.

De fait, j'ai lu dans un journal de Sanghaï que la colonie européenne de cette ville avait organisé l'an dernier une série de matches dont la *wheel barrow race* (course à la brouette) n'était pas le moins intéressant. Et j'ai assisté cet été, en Provence, dans un petit village des Bouches-du-Rhône, à une course de ce genre.

Notre photographie ne fut pas prise sous le beau soleil chanté par Mistral, mais bien dans le pays des froides brumes : en Ecosse. La course qu'elle représente mit aux prises cinq fermiers,

dont le plus jeune était sexagénaire. La distance à parcourir était de 500 yards, soit moins d'un demi-kilomètre.

une distance de cent mètres en portant un camarade sur leur dos!

Recommandation leur était faite de ne pas trop secouer leur... cargaison! Et voilà un charmant exercice que nous recommandons à nos jeunes lecteurs qui voudraient fortifier à la fois leurs reins et leurs jarrets... Mais on se demande avec anxiété ce que peuvent bien fortifier ceux de leurs camarades qui jouent le rôle passif de poids mort!

Quant à la troisième de nos photographies, ne peut-elle se passer de commentaires? Il nous suffira de dire qu'elle fut prise aux dernières manœuvres anglaises, combinées entre l'armée de terre et l'escadre de la mer du Nord.

Les anciens « mathurins » qui la verront reconnaître peut-être qui firent autrefois leur tromper la monotonie



Une course qui est à la fois une épreuve de force et de vitesse.

La deuxième illustration n'est pas moins typique. Les promoteurs de cette course combinèrent une double épreuve de force et de vitesse, puisque les concurrents avaient à parcourir au pas de course

là un des sports bizarres joie et leur servirent à des longues traversées.

CLAUDE ALBARET.



Course de brouettes... humaines entre soldats de l'armée anglaise.

Le Directeur-Gérant : PAUL CHARPENTIER.

Sceaux. — Imprimerie Charaire. —